

1926 - n° 193

JOURNAL ASIATIQUE

RECUEIL DE MÉMOIRES

ET DE NOTICES

RELATIFS AUX ÉTUDES ORIENTALES

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE



Tableau des jours de séance pour l'année 1925.

Les séances ont lieu le second vendredi du mois à 4 heures et demie, au siège de la Société, rue de Seine, n° 1.

JANVIER.	FÉVRIER.	MARS.	AVRIL.	MAI.	JUIN.	JUIL.-AOÛT.-SEPT.-OCT.	NOV.	DÉC.
9	13	13	10	8	Séance générale	Vacances.	13	11

Bibliothèque.

La Bibliothèque de la Société, rue de Seine, n° 1, est ouverte le vendredi, de 2 heures à 4 heures, et le samedi, de 2 heures à 6 heures.

PARIS

LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

RUE JACOB, N° 13 (VI^e)

JOURNAL ASIATIQUE.

AVRIL-JUIN 1925.

LES MOTS

A H INITIALE, AUJOURD'HUI AMUIE,

DANS LE MONGOL

DES XIII^e ET XIV^e SIÈCLES,

PAR

PAUL PELLIOT.

[G. J. RAMSTEDT, *Ein anlautender stimmloser labial in der mongolisch-türkischen Ursprache*, dans *Journ. de la Soc. finno-ougrienne*, XXXII² (1916-1920), 10 pages.

P. SCHMIDT (ŠMITS), *The language of the Negidals*, dans *Publications de l'Université Latvienne, Acta Universitatis Latviensis*, V, 1923, p. 3-38.

P. SCHMIDT (ŠMITS), *The language of the Olchas*, *ibid.*, VIII, 1923, p. 229-288.

S. SHIROKOGOROFF, *Study on the Tungus languages*, dans *J. Ch. Br. R. A. S.*, LV (1924), p. 261-269.]

Si on a sagement renoncé, du moins en l'état actuel des études, à parler d'une famille linguistique « ouralo-altaïque » qui comprendrait, à côté des langues finno-ougriennes et samoyèdes, les langues turques, mongoles et tongouses, il n'y

a guère à douter de la parenté originelle du turc et du mongol, et les vraisemblances sont pour qu'on leur doive adjoindre les langues tongouses; à ce groupe des langues turques, mongoles et tongouses, on serait donc fondé à donner le nom spécifique de «langues altaïques». C'est là le point de vue de MM. Ramstedt et Schmidt et, sous certaines réserves, c'est aussi celui qui vient d'être adopté par M. Deny dans le chapitre qu'il a écrit pour *Les langues du monde* (Paris, Champion, 1924, in-8°). L'attitude de M. Shirokogoroff est plus réticente que celle de M. Deny; j'estime cette fois qu'elle l'est trop. L'opinion de Radlov, quoi qu'en dise M. Shirokogoroff, n'est pas ici d'un grand poids. Radlov a été un pionnier; on ne fera jamais trop justice à son immense labeur et aux services qu'il a rendus et que son œuvre continuera de rendre pendant longtemps. Mais, sans aucune injure, on peut bien dire que cet infatigable collecteur de matériaux concernant les dialectes turcs n'a pas été un comparatiste très sûr.

L'article de M. Ramstedt sur l'existence d'une ancienne labiale sourde initiale en turco-mongol commun est une contribution importante à la phonétique comparée des «langues altaïques». Le turc ancien n'a comme occlusives initiales que *k* (ou *q*), *t*, *č*⁽¹⁾ et *b*. Le mongol ancien a par contre à l'initiale *k* (ou *q*) et *g* (ou *γ*), *t* et *d*, *č* et *j*, enfin *b*. Je suis d'accord avec M. Ramstedt pour admettre que le mongol ancien offre ici un aspect plus archaïque que le turc ancien, et qu'à un stade moins évolué que celui que nous pouvons atteindre, le turc commun ou son ancêtre a eu probablement à l'initiale, lui aussi, sinon *g* (ou *γ*) à côté de *k* (ou *q*), du moins *d* à côté de *t* et *j* à côté de *č*⁽²⁾. Dans la série labiale au contraire, la

(1) L'article de M. Ramstedt (p. 1) omet le *č*; mais la suite même du texte semble bien montrer que c'est là une inadvertance.

(2) Toutefois les deux exemples qu'invoque à ce sujet M. Ramstedt supposent des emprunts au chinois qui me paraissent hautement problématiques; je

comparaison du turc et du mongol seuls ne révèle pas l'existence ancienne d'un *p* initial à côté du *b*⁽¹⁾. La thèse de M. Ramstedt est que ce n'est là qu'une apparence, et qu'antérieurement au turc commun et au mongol commun, le turco-mongol ou tout au moins le proto-turc et le proto-mongol avaient une initiale labiale sourde qui s'est amuie par la suite, mais qu'on retrouve encore aujourd'hui dans les langues tongouses, sous la forme d'un *p* initial en goldi et en olča, d'un *h* (*χ*) dans d'autres dialectes tongous, et d'un *f* initial en mandchou.

Les exemples les plus caractéristiques parmi ceux que cite M. Ramstedt sont peut-être les suivants (mo. = mongol; ma. = mandchou) :

Mo. *aluqa*, «marteau»; goldi *palū*, *palou*; oroc. *χalukā*, *χalyya*; ma. *folyo*, *folχo*.

Mo. *alaya*, *alīya*, «paume de la main»; goldi *paīna*; oroc. *χaīna*; ma. *falaīnyu*.

Mo. *ekin*, «tête»; dahur *χeki*; ma. *seχi*, «cerveau».

Mo. *erkei*, «pouce»; goldi *pyrχi* ou *pyrrχa*; dahur *χerige*; ma. *serχe*.

Mo. *ija'ur* (écrit *ijaγur*), «origine, racine»; ma. *fujuri*.

Mo. *orči* (**or-t-*), «tourner, aller en rond»; goldi *pori*; ma. *foro-*.

Mo. *oroī*, «sommets»; olča *poro*; oroc. *χo* (< **χor*); autres dialectes tongous *horon*, *χorón*; ma. *foron*.

reviendrai plus loin sur cette question. C'est plutôt par la comparaison seule du turc et du mongol entre eux et dans certains cas avec les langues tongouses que je suis amené à admettre l'existence en prototurc de *d* et *j* initiaux.

(1) Le turc ancien, ailleurs qu'en initiale, a *p* et *b*, alors que le mongol ancien ne connaît de *p* en aucune position. Toutefois l'écriture 'phags-pa emploie *p*, et en toute position, dans certains mots parvenus au mongol par le ouïgour comme *purqan* (*purχan* ?), «Buddha»; *puyan* (= sanscrit *puṅya*); *apida*, «Amitābha»; *supurqan* (*supurχan* ?), «stūpa» (cf. sur *supurqan*, J. A., 1913, I, 108); toutes ces formes se rencontrent en 'phags-pa dans l'inscription de Kiu-yong-kouan; on y trouve d'ailleurs aussi *buyan*.

Mo. *ula'an* (écrit *ulayan*), « rouge »; dahur *χulā*; ma. *fulgyan*, *fulaxun*.

Mo. *utasun*, « fil »; ma. *futa*, « corde ».

Mo. *üle-*, « être en surplus »; oroč. *χuloge-*, « ajouter »; ma. *fulu*.

Mo. *ünesün*, « cendre »; goldi *puñaktá*; olča *pünüχte*; dahur *χunzu*.

Mo. *ünür*, « odeur »; *ünüs-*, « sentir »; olča *pünse-*, « sentir »; oroč. *χuñke*, « parfum »; ma. *fuñšun*.

Mo. *üre*, *üresün*, « graine, descendance »; goldi *puri*, « famille »; manägr. *uri*, « enfants »; okhotsk *hurul*, « enfants »; ma. *furi*, *fursun*, « enfants, descendance, fruit ».

A côté de ces exemples, M. Ramstedt en cite nombre d'autres qui sont aussi valables et quelques-uns qui me semblent moins heureux. Dans l'ensemble, je ne doute pas que M. Ramstedt ait raison et qu'il y ait bien une correspondance, dans un grand nombre de cas, entre initiale *f-* du mandchou, initiale *p-* du goldi et de l'olča, initiale *h-* ou absence de consonne initiale d'autres dialectes tongous, et absence de consonne initiale en mongol.

M. Schmidt n'a peut-être pas ignoré l'article de M. Ramstedt, encore qu'il n'en ait fait aucune mention; en tout cas, lui aussi, dans les deux mémoires indiqués en tête du présent travail, a établi une correspondance entre un certain nombre de mots à *p-* initial en olča ou en goldi, à *χ-* initial en negidal, à *f-* initial en mandchou, et à initiale vocalique en mongol. Tant en negidal qu'en olča, M. Schmidt indique 14 mots mongols qui rentrent dans cette catégorie, et signale en outre que 13 autres mots mandchous à initiale *f-* lui paraissent correspondre à des mots mongols sans consonne initiale. Une bonne moitié de ces mots tongous se trouvaient déjà dans les listes de M. Ramstedt, mais, dans un ou deux cas, les deux auteurs

ne sont pas d'accord sur les mots mongols qui leur seraient étymologiquement identiques.

M. Ramstedt a admis que toutes ces formes remontaient à un **p-* ou à un **f-* (**φ*) initial primitif. Sans se prononcer formellement entre les deux, il considère que la consonne primitive était vraisemblablement un **p-*, qui a passé par les stades **p- > *f* ou **φ > *h > o* en turc et en mongol avant le turc et le mongol communs, et sans doute encore plus anciennement en proto-turc qu'en proto-mongol. Les divers stades de la même évolution, là où elle se manifeste dans le domaine tongous, seraient plus récents de nombre de siècles.

*
* *

Mon but principal, en rédigeant le présent article, est d'insister sur un moyen que nous avons d'identifier en grande partie les mots mongols qui sont susceptibles d'avoir comporté primitivement une labiale initiale sourde, qu'elle ait été explosive ou spirante.

L'orthographe traditionnelle du mongol écrit, telle qu'elle nous est surtout connue dans l'écriture mongole usuelle, n'a jamais été très satisfaisante, parce que l'écriture ouigoure, dont l'écriture mongole se différencie à peine, ne permettait pas de noter tous les sons du mongol des XIII^e et XIV^e siècles. Non seulement cette écriture ouigoure ne distingue pas entre *o* (ou *ö*) et *u* (ou *ü*), — sans compter une voyelle intermédiaire entre *u* et *o*, — mais, même parmi les consonnes, elle confond le *g* (ou *γ*) véritable avec ce qui n'était souvent qu'un hiatus intervocalique. Et surtout il est un autre phonème que l'écriture ouigouro-mongole a supprimé purement et simplement, encore que la prononciation mongole des XIII^e et XIV^e siècles le comportât certainement, et c'est précisément le *h-* initial. Heureusement nous avons, pour juger de la pronon-

ciation réelle du mongol ancien, d'autres moyens d'information. Ce sont principalement :

1° L'écriture 'phags-pa, dérivée en 1269 de l'écriture tibétaine. De cette écriture, qui n'a guère été en usage réel plus d'une cinquantaine d'années, il nous est parvenu un certain nombre de monuments dont la langue est tantôt le chinois, tantôt le mongol. Or l'écriture 'phags-pa notait toutes les nuances de prononciation que l'écriture ouigouro-mongole était hors d'état d'exprimer.

2° Les mots mongols transmis par les écrivains arméniens et géorgiens, en particulier la liste des mots mongols due à l'historien Kirakos (xiii^e siècle).

3° Les mots, noms et titres mongols notés en écriture arabe dans l'*Histoire des Mongols* du Persan Rašīdu-'d-Dīn (début du xiv^e siècle).

4° Le vocabulaire arabo-mongol du xiv^e siècle dû à Ibn Al-Muhannā et étudié par Melioranskiĭ, *Arab filolog o mongol'skom yazyké*, Saint-Petersbourg, 1903. Une nouvelle édition de l'ouvrage a été publiée en Turquie en 1924.

5° Les mots, noms et titres mongols recueillis par les historiens chinois.

6° La transcription phonétique complète, en caractères chinois, avec traduction chinoise interlinéaire, du *Moŋyol-un ni'ua tobéi'an* ou *Histoire secrète des Mongols*. Cet ouvrage considérable, en 15 chapitres, rédigé dès 1240, a été transcrit en caractères chinois et traduit en chinois sous le titre de 元朝秘史 *Yuan tch'ao pi che* dans les années qui ont suivi l'avènement des Ming en 1368.

7° Le 華夷譯語 *Houa yi yi yu*, vocabulaire sino-mongol en caractères chinois, postérieur à 1368, mais qui est au

plus tard de 1389. Il a été réédité en 1918 dans la quatrième série du 涵芬樓秘笈 *Han fen leou pi ki*. La seconde partie en est occupée par un certain nombre de documents mongols transcrits phonétiquement en caractères chinois, avec traduction chinoise interlinéaire.

8° Les vocabulaires sino-mongols du Bureau des Interprètes des Ming. Il y en a plusieurs, mais je n'en possède aucun.

9° Le vocabulaire sino-mongol en caractères chinois reproduit tel quel par Pozdnéev dans ses *Lekcii po istorii mongol'skoĭ literatury*, t. III, Vladivostok, 1908, p. 8-39. Ce vocabulaire, qu'aucun mongolisant ne semble avoir utilisé jusqu'ici, n'est pas de la fin du xiv^e siècle, comme l'a cru Pozdnéev, mais sans doute des environs de l'an 1600. Il donne des formes dialectales intéressantes.

10° Le vocabulaire sino-mongol intitulé 譯語 *Yi yu*, qui est inséré au chapitre 22, feuillets 66-80, du 登壇必究 *Teng t'an pi kieou* de 1598, réédition qui doit être du xix^e siècle. Le vocabulaire semble dater du xvi^e siècle.

11° Les vocabulaires coréen-mongols. Ils sont inédits, et je ne les ai pas eus à ma disposition.

12° Les observations des mongolisants et voyageurs des xix^e et xx^e siècles sur les dialectes mongols.

13° Les formes de la langue dahur, parlée aux confins de la Mongolie et de la Mandchourie septentrionale, et que M. Ramstedt appelle (p. 8) « die zwischen dem mongolischen und mandschurischen stehende Mischsprache ».

M. Ramstedt avait naturellement remarqué depuis longtemps que l'arménien Kirakos, tout comme les textes en 'phags-pa ou l'*Histoire secrète des Mongols*, préfixaient parfois une *h-* à

des mots mongols qui n'ont pas de consonne initiale dans l'orthographe mongole traditionnelle, et il en avait rapproché certaines *h*-initiales des mots dahur recueillis par Ivanovskii. Mais il semble que M. Ramstedt n'ait vu là d'abord que des notations accidentelles d'une «gradual glottid» que la prononciation mongole moderne peut comporter encore de nos jours⁽¹⁾. Même dans son dernier article, tout en supposant bien que cette *h*-initiale devait être un reste de l'ancien **p*- ou **f*- (p. 8), il n'a pas généralisé l'observation. La raison en est sans doute qu'il ne disposait que d'un nombre de mots trop restreint.

Avant tout, il importe de faire remarquer que les mots notés alors avec *h*-initiale par l'une des sources des XIII^e et XIV^e siècles le sont aussi en principe par toutes les autres. C'est ainsi que si Kirakos écrit *honk'an* pour *ünägän*⁽²⁾, «renard», le vocabulaire arabo-mongol a *hünägä*, et on retrouve *hünägän* dans *l'Histoire secrète des Mongols* et dans le *Houa yi yi yu*. Par contre ces mêmes sources sont en principe d'accord pour ne rien préfixer à l'initiale vocalique dans les autres mots. La concordance de ces indications provenant des points les plus divers du monde mongol montre bien que cette *h*-initiale s'entendait parfaitement au début des mots qui la comportaient. Si l'écriture ouigouro-mongole ne l'a pas notée, c'est que l'*h* manque à cette écriture, empruntée telle quelle par les Mongols encore qu'elle ne fût pour eux qu'un instrument très imparfait⁽³⁾.

Cette *h*-initiale ancienne étant ainsi spéciale à un certain nombre de mots, il m'a paru intéressant, pour les comparai-

⁽¹⁾ *Sravitel'naya fonetika mongol'skogo pis'mennago yazyka i Khalka'sko-Urginskago govora*, Saint-Petersbourg, 1908, in-8°, p. 44.

⁽²⁾ A partir d'ici, parlant de la langue ancienne, je reprends la notation en mongol de *ä*, qui est celle même de l'écriture, au lieu du *e* de la prononciation moderne adopté par M. Ramstedt.

⁽³⁾ Toutefois cette *h*-initiale ne jouait plus de rôle en poésie; dans l'inscription de Kiu-yong-kouan par exemple, *harban* (= *arban*, «dix») allitére avec des mots à initiale en *a*.

sons futures, de dresser la liste de ces mots. Sans prétendre épuiser le sujet, et en laissant provisoirement de côté quelques cas douteux, je donne donc ci-dessous la liste des mots à *h*-initiale qu'on rencontre dans les transcriptions de *l'Histoire secrète des Mongols* et du *Houa yi yi yu*⁽¹⁾. J'y ai adjoint quelques mots tirés du vocabulaire arabo-mongol.

1° *harban* (mo. écrit *arban*), «dix», Hs 53, Hy I, inscr. 'phags-pa, en particulier celle de Kiu-yong-kouan; *harbän*, M 95 (omis à l'index comme tous les noms de nombre); *harban*, Yy 69; *harba*, P 13 et 14; dahur *χārba* et *γārba*, I 53; širon-yol *harban*, *harvan*, *harvon*, Po 422; šera-yögur *harban* et *hervan*, Ma 34, 61; aussi Ramstedt, *Sravitel'naya Fonetika*, 44. Les hypothèses de Ramstedt (*J.S.F.O.*, XXIV¹, p. 21-22) sur l'étymologie de *arban* ne me paraissent pas satisfaisantes.

2° *haran* (auj. *aran*), «hommes, gens, hommes du peuple», Hs 39, 55, 81, 123 (où plur. *harad-*), Hy II (où aussi le plu-

⁽¹⁾ Dans cette liste, Hs. = *Hist. secr. des Mongols* (la numérotation des paragraphes correspond aux 282 paragraphes du texte transcrit phonétiquement en chinois; pour les mots courants, je n'ai cité le plus souvent que le premier passage); Hy I et Hy II = les deux parties du *Houa yi yi yu*; R = Ramstedt = *Ein anlautender stimmloser labial*; S¹ = Schmidt, *Negidals*; S² = Schmidt, *Olchas*; M. = Melioranskii; I = Ivanovskii, *Manjurica*, Saint-Petersbourg, 1894, in-4°; P = vocabulaire sino-mongol dans Pozdnéev, *Lekcii*, III, 8-39; Yy = vocabulaire sino-mongol *Yi yu* du *Teng t'an pi kieou*; Po = vocabulaire širon-yol et šera-yögur dans Potanin, *Tangutsko-Tibetskaya okraïna Kitaya*, II [1895]; Ma = vocabulaire šera-yögur de Mannerheim dans *J.S.F.O.*, XXVII² [1911]; Ru = Rudnev, *Materialy po govoram Vostočnoi Mongolii*, Saint-Petersbourg, 1911; Podg = Podgorbunskii, *Russko-mongolo-buryaiskii slovar'*, Irkoutsk, 1909. Les formes turques sont citées en principe d'après Radlov, *Opyt slovara tyurskikh naréčii*; celles du jučen des Ming d'après Grube, *Die Sprache und Schrift der Jučen*, Leipzig, 1896; celles du goldi, sauf indication contraire, d'après Grube, *Goldisch-deutsches Wörterverzeichnis*, dans L. von Schrenck, *Reisen und Forschungen im Amur-Lande*, t. III, App., 2^e livr., Saint-Petersbourg, 1900.

riel *harad-*, H a 27 r°), inscr. 'phags-pa. Le vocabulaire d'Ibn Al-Muhannā, éd. turque de 1924, p. 299, a un mot حَرَان *harān* qui manque aux manuscrits de Melioranskii et qui est traduit par الرجال, « les hommes ». C'est évidemment notre *harān*, mais avec une notation renforcée en *h-* de l'*h* initiale. Le singulier *aran* semble à peu près ignoré de la langue moderne; dès le xvi^e siècle, il s'appliquait surtout aux serviteurs et aux soldats, et c'est un sens que les textes des xiii^e et xiv^e siècles connaissaient déjà. Par contre le pluriel *arat* est très vivant. Cf. les dictionnaires de Kovalevskii et de Golstunskii, et Ru 64. Le *arān* du karakirghiz, « foule, armée, peuple », est un emprunt au mongol. Les rapports éventuels d'*aran* et du turc *ārān*, « homme, homme de valeur, héros », ne sont pas clairs. En tout cas, le mongol a le mot correspondant à mo. *ār*, « homme, mâle », sous la forme *ārā*, et le pluriel *ārās* se trouve déjà dans Hs 123⁽¹⁾. Dans son dictionnaire, Radlov a rapproché de mongol *arat* tel. *arqa*, sag., koib., kač. *arya*, qiz. *aryal*, « tout, tous »; mais ce rapprochement me paraît d'autant plus forcé que Radlov rattache en même temps toutes ces formes au persan هر *har*, « tout ». Il n'y a pas plus de raison de voir dans mo. *arat* un emprunt au turc ouïgour *ār at*, « hommes et chevaux », contrairement à l'affirmation de Radlov dans *Tišastvustik*, p. 50.

3° *hači* (mot écrit *ači*) : α. « bienfait, action bienfaisante ou malfaisante méritant gratitude ou vengeance », Hs 53, Hy II b 11 r°, inscr. 'phags-pa de Kiu-yong-kouan; β. « petit-fils », écrit *ači* dans Hy I et Yy 70, mais toujours *hači* dans Hy II. Le *ači*, « frère cadet, neveu, parent plus jeune », des dialectes turcs de l'Altaï est un emprunt au mongol, où le sens de « neveu,

(1) Turc *ār* et *ārān* sont inséparables l'un de l'autre, mais je ne suis pas sûr qu'il faille donner au suffixe *-an*, *-ān* la valeur de « diminutif » indiquée par M. W. Bang dans *Ungar. Jahrbücher*, V [1925], 47.

nièce » existe également (cf. Ru 65 *ači* et *ači*). *Hači* (*ači*), « petit-fils », doit être issu de **hati*, et le mot turc correspondant *ači* semble être déjà bien attesté dans les inscriptions de l'Orkhon (cf. Ramstedt, *Zwei uigur. runeninschr.*, dans *J.S.F.O.*, XXX³, 7). Cf. peut-être tung. *χutu*, *huto*, oroč. *hitō*, negid. *hutō*, *hute*, goldi et olča *piktō*, « enfant, fils », S¹ 19 et S² 273.

4° *haŋqa-* (= *haŋya-*?; mo. écrit *aŋya-*), « être altéré », Hs 145, 188. Le mot mongol est difficilement séparable du ma. *qaŋqa-*, « être altéré », et dans ces conditions il y aurait un rapport entre mo. *aŋya-*, « être altéré », d'une part, et de l'autre mo. *qaŋ-*, « étancher sa soif, se rassasier », et mo. *qaŋya-*, « faire manger, faire boire ». Une chute de gutturale initiale en mongol ne serait pas autrement surprenante; cf. le nom de la tribu des Qonyrat ou Onyrat aux xiii^e et xiv^e siècles⁽¹⁾. En ce cas, le *h-* initial de *haŋqa-* serait ici le reste d'une ancienne gutturale initiale et non d'une ancienne labiale; je dois faire remarquer toutefois que les Chinois des xiii^e et xiv^e siècles n'ont pas entendu d'aspiration initiale dans le nom des Onyrat < Qonyrat. La question est encore compliquée ici par mo. *caŋyaχoi*, « grande soif », et les formes bouriales mongoles *caŋyas-* (Selenginsk), *saŋgad-* (Nižne-Udinsk), « avoir soif », Podg 84. En fait, je suppose que mo. *haŋqa-* est bien à ancienne labiale initiale, mais que ma. *qaŋ-* et mo. *qaŋya-* représentent une sorte de doublet à initiale gutturale.

5° *ha'ul-*, « s'élaner (étant à cheval), courir (à cheval) », *ha'ulqa-*, « faire s'élaner », Hs 35, 36, 37, 38, 54, 93, 123, 142, 179, 199. On voit que le mot était usuel, mais je n'en trouve pas de correspondant en mo. écrit. On a dans Po 412,

(1) Cf. aussi les alternances du type de mo. écrit *ütügü*, « parties sexuelles de la femme », M 119 *ütgün*, mais khalkha *χutugü*, КЛАРОТН, *Asia Polyglotta*, 277; šironyol *kutugu*, Po 413.

419, šironyol *χολυο*, « au galop », et *χορυο-*, « galoper ». Potanin ajoute que ce dernier verbe répond au mo. *oryo-*, « courir, se sauver, courir en course », ce qui est sûr en effet; cf. en outre dahur *χορογusan*, « il s'est sauvé », I 72. Sans pouvoir l'affirmer, il ne me semble pas que *oryo-* (*orqo-*) se rencontre tel quel dans Hs, mais on le trouvera indiqué d'après M 152, *infra*, n° 87. L'initiale *χ* = *h*- et la forme *χολυο* rendent assez tentant un rapprochement avec *ha'ul-* (> *hōl-*), mais cette solution se heurte au sens causatif qu'a *ha'ulqa-* (= *ha'ulya* > *hōlyā-* ou *hōlyō-*) et que n'a pas *χορυο-* (*oryo-*). J'ignore la provenance de jagh. *هاولوقق* *haulugmaq*, « se hâter ». Il y a dans Yy 73 un verbe *hav-la*, à lire **ha'ula-* ou **χa'ula-*, « galoper », que je suppose identique à *ha'ul-* de Hs.

6° *hasa-* [pour *hasaq-*], Hs 38; *hasaq-*, Hs 100; *asaq-*, Hs 197 et ailleurs, Hy I (mo. écrit *asaq-*), « interroger, demander »; phags-pa *hasaq-* dans fragment Mannerheim, *J.S.F.O.*, XXVII³, 3. C'est un des rares mots où on constate un flottement dans les transcriptions chinoises. Mais on a aussi *هاصغبا* et *هاصغبا* *hasayba* dans M 152 et 153. Dans les deux cas, l'édition turque de 1924 vocalise la 2^e syllabe en *'* au lieu de *'*, soit *hasoyba* ou *hasuyba*. Cette prononciation peut être une simple faute de texte, mais on ne peut l'écarter absolument, car elle répond dans une certaine mesure au doublet mo. écrit *asa'u-*, prononciation moderne *asō-*, Ru 65; le bouriate, d'après Podg 291, continue de prononcer *asayu-*. Cf. aussi dahur *χasó* « interroge! », I 71. Sans doute à rapprocher de goldi *pansó* (W. Grube, *Gold.*, p. 103), jučen *fan-tchou-mei* (**anjume*; Grube, n° 444 et 775), ma. *fonji-*.

7° *ha'ut-*, « user complètement [par le frottement] », Hs 53, 276 (*ha'u[t]*). Dans la restitution partielle du texte mongol de Hs publiée par Pozdnéev, on lit *dagut-*, qui semble supposer

dans le manuscrit de Saint-Pétersbourg une leçon 答 *ta* au lieu de 哈 *ha*. Mais cette restitution, qui ne donne d'ailleurs pas de sens, ne tient pas contre la phrase absolument similaire de Hs 276. Le mot semble nouveau.

8° *Harqasun* (= *Haryasun* ?), nom du fils d'Äljigidäi, Hs 275. Le mot que représente ce nom ne paraît pas avoir survécu tel quel en mongol, mais il est attesté sous la forme *ارغاسون* *aryasun* en jaghataï, où il est sûrement emprunté au mongol et où il désigne la fiente sèche servant de combustible. Cet *aryasun* n'est ainsi qu'une variante du mo. *aryal*, qui est écrit précisément *haryal* dans M 152; il n'y a donc pas à douter qu'on ait prononcé *haryal* et *haryasun* aux XIII^e et XIV^e siècles; cf. encore šironyol *χaryal* et *χarya*, « crottin de cheval, bouse de vache » dans Po 418. C'est ce même nom de Harqasun (*Haryasun*) qui est porté par le 哈刺哈孫 *Ha-la-ha-souen* dont la biographie se trouve au chapitre 136 du *Yuan che*. Rašidu'd-Dīn connaît aussi plusieurs Mongols de ce nom (cf. l'index de Be-rezin), et écrit lui aussi *هارقاسون* *Harqasun*, avec *h-* initiale; mais cette *h* disparaît naturellement quand un de ces personnages est nommé, en écriture mongole, dans l'*Altan tobči* ou dans *Sanañ Secen*.

Toutefois, à côté de *aryasun* ou *aryal*, le mongol écrit a aussi un mot synonyme *qoryol*, *qoryosun*, *qoryal*; je pense que la vraie vocalisation de cette seconde forme est en *o* (et non en *a*) dans la seconde syllabe. Ce doit être là le nom qui est écrit à l'époque des Yuan 和禮霍孫 *Houo-li-houo-souen* et 火魯火孫 *Houo-lou-houo-souen*; les deux formes ramènent à *Qor-qosun*, *Qoryosun*. C'est à tort que M. Blochet (*Hist. des Mongols*, II, p. 272, 274, 274, 275) a restitué en Kōrgūz les noms de *Ha-la-ha-souen* et de *Houo-li-houo-souen* ou *Houo-lou-houo-souen*; le nom de Kōrgūz, forme prise en turc et passée en mongol qui correspond au syriaque *Giwargis*, Georges, est

porté par des chrétiens et n'a rien à voir avec *Aryasun* ou *Qoryosun*.

Le doublet *hargasun*, *qoryosun* est peut-être du même type que plus loin (n° 9) *hanisqa*, *kümüškä*. J'hésite à retrouver le doublet mongol dans ma. *fajan* (< **farjan* ?), « excréments d'animaux », et *χukun*, « fumier ».

D'après Po 418, *χaryal* ou *χarya* désigne en mo. šironyol le « crottin de cheval » et la « bouse de vache », et *χoryosī* (= *qoryosun*) les « crottes de mouton ».

Les autres mots du mo. écrit de sens voisins sont *ötök*, « fumier, excréments »; *kir* ou *kkir*, « ordure » (cf. turc ouïgour *kkir*, « souillure », dans Müller, *Uigurica*, II, 37; Turk. chinois *kir*, « souillé », Shaw, *Vocab.*, 166, 175); *gokir*, « ordure ». En bouriate d'Alask, on a *argal*, « fumier »; *χi* (= mo. écrit *kkir* ?), « fiente de vache »; *χoxir*, « fiente de mouton », Podg 164. Bour. *χoxir* (= mo. écrit *gokir*) a ainsi le même sens que *χoryosī* (= *qoryosun*) au Šironyol, et *gokir* est peut-être une variante de *qoryosun*, avec métathèse. Le mot *χukun* pourrait se relier à *qoryosun* par l'intermédiaire de *gokir*.

9° *hanisqa* (mo. écrit *anisqa*), « sourcils », Hy I, Yy 78. Le sens donné par les dictionnaires modernes est « paupières », mais celui de Hy I et Yy 78 n'est pas à rejeter. En effet, dans M 117, il y a un mot non identifié هَبْعَصَا *hubuysa*, « sourcils », que l'édition turque de 1924 écrit هَنْعَصَا *hanuysa*; c'est certainement une forme métathétique de *hanisqa*, et il faut vocaliser هَنْعَصَا *hanisqa*. En outre, pour deux des quatre dialectes mongols du Šironyol (= Šira-yol, rivière de Si-ning au Kansou), Potanin a recueilli le mot *χanisqa* au sens de « sourcils », Po 411. Il faut peut-être rapprocher de mo. *hanisqa*, « sourcils », le juëen *fei-t'a* (**fita* ou **feit'a*), ma. *faitan* (< **fanitan* ?), « sourcils ».

Quant au mot du mo. écrit et des dialectes actuels de Mongolie pour « sourcils », c'est mo. écrit *kümüškä*; *kümüškä* dans P 16; *jastu χümzek*, *dürbüt χümtük*. Ru 150; emprunté en ture sagait *kömüškö*. Mais c'est le sens de « paupières » qu'a le ma. *χumsun*, évidemment identique à mo. *kümüškä*.

Enfin, le mo. écrit *sormoosun* signifie « cils », ce qui est confirmé pour l'époque ancienne par *sormoyisun* de Hy I, par M 138 et par *sormisu*, « cils », de Yy 78, et pour l'époque moderne par *jastu sorms*, *dürbüt tormto*, Ru. 121; dans les dialectes bouriates, on a *surmoso*, *γormiyan*, *γermoya*, *γörmeyen* (γ bouriate est issu de s), « cils », Podg 269; ma. *solmin*, « cils »; olča *sarumta*, *saruñta*, « cils », S² 277; mais, dans un des dialectes mongols du Šironyol, *simson*, « sourcils », Po 411; dahur *sarmilt* et *sarmeto*, selon *süremikte* et *sarmuktó*, « sourcils », I 59; pour negidal *sämukta* et *sayemta*, le double sens de « sourcils » et de « cils », S¹ 31.

Il y a donc eu un flottement de sens entre *hanisqa*, *kümüškä* et *sormoosun*. Les deux premiers de ces mots semblent d'ailleurs constituer une sorte de doublet, analogue à celui qui a différencié *haryal*, *haryasun* et *qoryol*, *qoryosun*, « fiente d'animaux », et peut-être *hanya-*, « être altéré », et *qan-*, « étancher sa soif ».

Quant au ture *kiprik* ou *kürpik*, « cils », il semble être indépendant, mais il a été emprunté dans šera-yögur *kerbüg* au sens de « sourcils », selon Po 411. Dans d'autres dialectes turcs, le sens flotte parfois entre « cils » et « paupières »; cf. Houtsma, *Ein türkisch-arabisches Glossar*, Leyde, 1894, p. 96 et 97; et Zenker, *Dict. turc-arabe-persan*, H, p. 743.

10° *ha'alijn* (lire *ha'aljin* ?; mo. écrit *a'aljin*, *a'alja*, *a'aljai*), « araignée », Hy I. Les dialectes mongols de Mongolie hésitent aujourd'hui entre *agälji*, *agalzi*, *atyälji*, *äljin* (Rudnev, *Mater.*, p. 61), c'est-à-dire que les uns ont le -γ- en fonction de -γ-

les autres en fonction de $\dot{-}$, qui peut être aussi bien ancien $-w-$ ou $-\beta-$ qu'ancien $-\gamma-$; le Hy I se rattache aux prononciations de $-\gamma-$ en fonction de $\dot{-}$. Les dialectes bouriates ont des formes aberrantes : *abaχai* (= mo. écrit *abaqai*, « demoiselle noble » ?), *ayoi*, *χačik*, *χašik* (Podg 203), mais dont la seconde est voisine de šironyol *χaχei* (**hayai*), Po 417; **hayai* est d'autre part inséparable de **ha'aljin*, *ayālji*. Je doute par contre que *χačik* et *χašik* puissent être pour **hačik* et **hašik*, car l'ancienne *h-* n'a guère laissé de traces en bouriate.

Le nom turc de l'araignée semble avoir été tiré par Radlov de la racine *ör-*, « tisser », parce qu'en kirghiz *örmök* désigne à la fois un tissu et la toile d'araignée, et que d'autre part la forme kirghiz du nom de l'araignée, *örmökšü*, paraît être un nom d'agent dérivé de *örmök* (ce serait en turc ancien **örmäkčün* ou **örmäkči*). Les autres formes indiquées par Radlov en turc sont bar. *örömökčai*, coman *örüncik*, sag., koib., jagh. *örümjök*, osm., jagh. *örümjök*, tar. *örmüčük*, kaz. *ürmükčä*, tob. *ürmükčün*, alt., tel. *yöryömös*, jagh. *örgämči*. Le vocabulaire sino-ouïgour de la collection Morrison (aujourd'hui à la School of Oriental Studies) transcrit *örmä[k]čün* (ou à la rigueur *ölmä[k]čün*). Le *Han houei ho pi* écrit *örmäčük* et transcrit *ömüčük*; j'ai en effet entendu *ömüčük* à Koutcha. M. von Le Coq a noté *ölmäkči* et *ölmäčük* à Tourfan. Il est possible que les formes turques n'aient été ramenées à la racine *ör-* que par étymologie populaire. En tout cas, il me semble impossible de les séparer de ma. *χelmexen* et *χelmekü*.

Le mot mongol ne peut par contre être rattaché directement aux formes turques et mandchoues. Peut-être y a-t-il eu encore ici un doublet à initiale gutturale à côté d'une forme à ancienne initiale labiale. On sait que la notation $\gamma-$ du mo. écrit représente tantôt un ancien $\gamma-$, auquel cas il s'est le plus souvent maintenu tel quel dans la prononciation, tantôt un ancien $-\beta-$ ou $-w-$ (peut-être même parfois un ancien $-d-$ ou

$-\delta-$)⁽¹⁾, et alors ce n'est plus qu'une notation graphique d'un $\dot{-}$ qui s'est amui en amenant la fusion, avec allongement, des deux voyelles qu'il séparait. *Ha'aljin* peut donc être pour **haβaljin* < **halβajin*; en ce cas, *abaχai* ne serait pas pour *abaqai*, « demoiselle noble », mais représenterait une forme à $-\beta-$ renforcé en $-b-$ de **haβayai*, foncièrement identique à *ayoi* (pour **ayoi*) et *χaχei* (pour **χāχei* = **lūyai*) issus de **ha'ayai* < **haβayai*. Quant à **haβaljin* < **halβajin*, ce serait la forme à ancienne labiale initiale correspondant à la forme à ancienne gutturale initiale représentée par ma. *χelmexen*, *χelmekü*. Le rattachement des formes turques à la forme à initiale labiale ou à celle à initiale gutturale est lié aux chutes possibles de gutturales initiales dès le turc commun; je ne suis pas en état de me prononcer formellement sur ce point.

1° *halagan* (= *halayan*?; mo. écrit *alaya*), « paume de la main », Hs 147, Hy I et Hy II a 7 r°. J'ai déjà mentionné plus haut les équivalences sûres proposées pour ce mot par R3; ajouter S¹ 18 et S² 273.

2° *häki* (mo. écrit *äkin*), « tête », plur. *häkit*, Hy II a 26 r°; *häki sara*, « premier mois de l'année », Hy II b 4 v°; *häkilä-*, « commencer », Hy II a 18 r°; *häki*, « tête », Yy 78. Voir plus haut pour les équivalences de R3. Le rapprochement mo. *äkin*, ma. *seχi* est aussi dans S² 232.

3° *hürägäi* (mo. écrit *ürägäi*), « pouce », Hs 254. Voir plus haut les rapprochements de R4; y ajouter S¹ 20, S² 276. M. Ramstedt transcrit le mongol écrit *erkei* et M. Rudnev (Ru 95) *erekei*; mais la transcription chinoise suppose $-\beta-$ et

(1) M. Ramstedt a consacré un article, *Zur Geschichte des labialen Spiranten im mongolischen* (Festschrift Wilhelm Thomsen, Leipzig, 1912, in-8°, p. 182-187) aux cas où $\gamma-$ du mo. écrit est une notation de $\dot{-}$ < * $-\beta-$.

non -k-. Quant à *erkei* au lieu de *erekei*, M. Ramstedt a cette phrase un peu énigmatique : « mo. *erkei* 'daumen' (wegen mo. *erkei* 'männlich' = tü. *ärkäk* ist im tel. alt. etc. auch 'daumen' *ärkäk*), jak. *ärbüχ* 'daumen', vgl. uig. *eremek* (Radloff) 'daumen' od. 'finger'? » Mais je ne trouve en mongol écrit que *ärägäi* (*eregei*) pour « pouce » et *ärkätü* (*erketü*) au sens de « puissant », et pas d'*ärkäi* (*erkei*); ne faut-il pas reporter « männlich » après « tü. *ärkäk* » ? Je ne connais pas d'autre part « uig. *eremek* » et ne pense pas qu'il figure dans le dictionnaire de Radlov (peut-être est-il dans la partie imprimée de son dictionnaire ouïgour resté inachevé; je n'y ai pas accès).

Que ouïghour *eremek* existe ou non, mo. *härägäi*, šera-yögur *χermekē* et *χermepēu* [lire *χermekēu* ?], Po 417, dahur *χerige*. olča *puru*, *poro*, ma. *ferχe* (et *ferge*), tel. alt. *ärkāk*, yakont *ärbäχ* me paraissent à rapprocher du turc *barmaq*, tchouvache *porne*, « doigt ». Ce mot *barmaq* se retrouve de l'osmanli au Turkestan chinois, mais il a subi dans ce dernier pays des altérations curieuses. M. von Le Coq l'a entendu sous la forme *barmāq* à Tourfan au sens de « pouce » et de « gros orteil » (*Sprichwörter und Lieder, Baessler-Archiv*, 1910, p. 84); Shaw l'a enregistré (*Vocabulary*, p. 43) au sens de « doigt »; la traduction de l'Évangile selon Mathieu (Leipzig, 1898), 110, écrit *pärmāq*, « doigt »; celle de l'Évangile selon Marc, 39, a *bärmāq*; M. Grenard (*Miss. scientif. dans la Haute-Asie*, III, 74) écrit *pärmāq*. Mais, à Kachgar, *barmaq* est peu employé; on le remplace par *gol*, dont le vrai sens est « main »; cf. d'ailleurs les noms des doigts avec *gol* dans Shaw, 25, auquel il faut joindre le *uśšāq gol* (= *uśāq gol*), « petit doigt », du vocabulaire 漢回合璧 *Han houei ho pi*, p. 7. Pour « pouce », M. Grenard (III, 74) donne *baš-pärmāq*; Shaw indique *baš-barmaq* et *baš-maldāq*; ces deux dernières formes se retrouvent dans le dictionnaire de Radlov. Personnellement, j'ai entendu à Kachgar *bäs-mādiq*. Par contre, à Koutcha, je n'ai entendu que *bäs-märäk* et *bäs-*

märāq, et à Korla *bäs-märäk*. Potanin, qui a noté en turc salar *barmaq* et *birmaq* pour « doigt », *baš-pirmaχ* et *imam birmaq* pour « pouce » (Po 429), indique en turc *χara-yögur tirmaq* (?) [lire *birmaq* ?] pour « doigt » et *baš ermek* pour « pouce » (Po 436). Les formes palatalisées, qui ont en outre réagi sur *baš* > *bäs*, me paraissent avoir un réel intérêt en ce qu'elles rapprochent le turc *barmaq*-**bärmäk* de mo. *härägäi* < **pärägäi*. **Čärägäi*; l'étymologie souvent donnée par *bar-*, « prendre », serait illusoire. On verra que ce n'est pas le seul cas où le turc aurait conservé un *b-* initial répondant à **p-* ou **φ* > *h* > *o* du mongol.

À côté du rapprochement olča *puru*, *poro*, mo. *ärägäi*, ma. *ferχe*. M. Schmidt (après Ivanovskii, I, p. 53) a fait intervenir mo. écrit *quru'un*, tung. *urugun*, « doigt ». L'identité étymologique des deux mots ne va pas de soi. Il se pourrait cependant qu'il y eût un rapport à établir entre *ärägäi* et *quru'un*, du même ordre que celui qu'il y a peut-être entre *hanisqa* et *kümüskä*. *haryasun* et *goryosun*, etc. Des sortes de doublets, de mots assez semblables allant par paires, désigneraient des catégories apparentées, « sourcils » et « cils » dans un cas, « excréments de chevaux, etc. » et « excréments de mouton » dans un autre, « pouce » et « doigt » dans le cas présent. Dans tous ces cas, l'un des mots de la paire commençait anciennement par une labiale, l'autre par une gutturale.

14° *hāligän* (mo. écrit *āligän* et *āligä*), « foie », Hs 105, 113 (*hāligä*), 128 (*hāligä*), 137 (plur. *hāligät*), 139 (*hāligä*), Hy 1; *hāligäbēi* (mo. écrit *āligäbēi*), « plastron », Hs 135 (cf. aussi dahur *χeregēci*, 154?); *hilgä* ou *hilägä* « foie », M 153; *hāliyä*, Yy 78 (cf. les prononciations modernes *ilge* dans Ru 96 et Podg 210); šironyol *χargi*, *elgē*, *ilge*, Po 418; dahur *χelīχ-* 153. Je pense que nous avons ici un des nombreux cas où le mongol offre une *l* dont les autres langues apparentées n'ont

pas trace (cf. mo. écrit *äljigän* ou *äljigä*, «âne», à côté de ture *äsäk*. ma. *eixen*), et qu'il faut rapprocher de mo. *häligän* : tung. et negidal *χakän*, goldi *χaki*. olča *pa* (S² 272), ma. *ja*, *χun*, ture *bayır* (dialectalement *baur*, *pür*, *pür*), ayant tous le sens de «foie». C'est alors un cas de plus où le ture a *b-* en face de mo. *h-* et ma. *f-*.

15° *hürği-* (mo. écrit *ärği-*), «tourner autour de, se mouvoir en rond», Hs 100. Cf. yakout *ärği-* et *ävri-* (mais je ne suis pas convaincu du rapprochement qu'en fait Pekarskii, *Slovar'*, I, 289, avec ture *ägri-*, lequel ne doit être qu'une forme secondaire de *ävri-*, *avir-*; cf. *infra*, n° 35).

15° bis. *häyil-* (mo. écrit *äyil-*), «s'éloigner de», Hs 137 (*häyilü'äsü*), 149 (*häyilüksüt*).

16° *härbägüi* (mo. écrit *ärbägüi* et *ärbägüküi*), «papillon», Hy I, P 30. Le Hy I et P 30 traduisent par 蝶 *ngo*, qui est au propre «phalène», mais, comme ils n'ont pas le terme *hou-tie*, «papillon (en général)», c'est certainement en ce dernier sens qu'il faut entendre le mot (le *Sseu t'i ts'ing wen kien*, 32, 106 r°, traduit bien *ärbägüi* par *hou-tie*). Cf. les formes dialectales *eräveçe*, Ru 95; bouriate *irbeçei*, *erbeçei*, *erbeke*, Podg 4. Bouriate *örbugai*, «chauve-souris», de Klaproth, *Asia Polygl.*, p. 178, résulte peut-être d'une confusion; les formes bouriates pour «chauve-souris» dans Podg 143 sont *ümesi*, *rümše*, *çer-mesi*, et *örbugai* est peut-être «papillon»(?). Le ture sagai *erbäkkäi* est rapproché par Radlov de kirghiz *erbän*, «qui se balance, instable». Mais *erbäkkäi*, isolé en ture, ne peut guère être qu'un emprunt au mongol, et, si le rapprochement avec *erbän* paraît en effet vraisemblable, c'est que le kirghiz *erbän* risque fort d'être lui-même un emprunt au mongol, où *ärbän-särbän* signifie «pêle-mêle, en désordre» (la formation d'*ärbän-*

särbän est d'un type connu; cf. par exemple celle d'*ubur-subur* «successivement» [faussement vocalisé *obur-sobur* dans le dictionnaire de Radlov], qui se rencontre en mongol dans Hs 91 et en ture dans l'un des vocabulaires ouïgours du Bureau des Interprètes des Ming; et en rapprocher yakout *utu-subu*, même sens).

Les formes turques sont, d'après Radlov, coman *köbäläk*, osm. *käpänäk* et *käläbäk*, bar. *käbäläk*, alt., tel., leb. *köbölök*, tarançi *käpäläk*. Nalivkin donne pour le Turkestan russe *kubalak*. Shaw (*Vocab.*, p. 169, 172) indique pour la Kachgarie *küpäläk* et *kü'äläk* (lire *köpäläk* et *köfäläk*?). Le *Han houei ho pi*, p. 28, écrit en caractères arabes *käpenäk*, mais transcrit en caractères chinois *käpeläk* (avec le sens de «papillon de jour», ce vocabulaire employant pour «phalène» le persan *parvīnah*). J'ai entendu *käpänäk* à Korla et à Tourfan. Cf. aussi *çara-yögür keveli* et salar *kendeliç* (?) dans Po 426, 435. Il est assez tentant de rapprocher ces formes turques du ma. *ge'çe* «papillon», mais, malgré les métathèses possibles, on ne voit guère le moyen de leur relier *härbägüi*.

17° *hälä'ä* (mo. écrit *äliyä*), «milan» (鷲 *yu*, *Milvus govinda*). Le dictionnaire de Kovalevskii donne les sens de «milan» et de «vautour». Mais *yu* doit être le *Milvus govinda* seul. Le *Sseu t'i ts'ing wen kien*, ch. 30, 89 r°, n'a pas *yu*, mais donne pour *äliyä* l'équivalence 鷲鷹 *yao-ying*, et c'est aussi là un nom, selon nos dictionnaires, du *Milvus govinda*. Il doit y avoir quelque inexactitude dans le manuscrit pentaglotte du British Museum, où *yao-ying* est rendu en ture par *sar*, ce qui a amené sir D. Ross à y voir la «buse» (*Buteo vulgaris*): cf. Ross, *A polyglott list of birds*, dans *Mem. of the As. Soc. of Bengal*, II, p. 272. Les formes bouriates du nom du milan sont *ilē*, *elē* *šubu*, *ilü šubu*, Podg 132 (*šubu* est = mo. écrit *šiba'un*, «oiseau»). Transcrit *hälä'ä*, *yao-ying* dans Hy 77. Le vocabulaire de P 29

a pour *yao-ying* un mongol *äläbalai* (à corriger en **äläbälai*?). De cette forme, il convient de rapprocher ma. *xyebele* (écrit *xyebele*), avec une variante *xyabuli* (écrit *xyabuli*); mo. *hālā* serait-il issu de **hālā** < **hālābā*, et ma. *xyebele* (*xyebele*) de **xäläbälä*? Mais, si la forme mandchoue est ancienne, on attendrait une initiale *f-*. Pour l'emprunt yakout *äbiä*, et pour la restitution d'un turc **iläy* d'où proviendrait l'emprunt hongrois *ölyü*, *ölyv*, cf. Gombocz, dans *M.S.F.O.*, XXX, 111.

18° *hamtärä-* (mo. écrit *ämtärä-*), « être cassé en partie, perdre une partie », Hs 105; *hamtäl-* (mo. écrit *ämtälä-*), « ébrécher, faire perdre une partie », Hs 113; *hamtöldä-*, passif du précédent, mot à mot « être fait perdre une partie », Hs 105. La notation chinoise de *-a-* dans la première syllabe tient sans doute à ce que les formes mouillées chinoises du type actuel *hien* marquaient une palatalisation trop forte; mais il faut lire **hämätvā-*. **hämätl-*. *hämätöldä-*. A côté des formes en *-mt-*, le mo. écrit en *a* une série en *-bd-*, du type *äbdä-* « détruire, casser ». Pour les formes dialectales modernes, cf. Rudnev 162, *emdür-*, etc.; bouriate *emde-*, *ebde-*, *ebdere-*, *ünder-*, Podg 146; emprunté dans turc tel. *ämtirik*, *ämirik*, *ämik*, « vaisselle ébréchée », et dans yakout *ämtäi-*, « s'ébrécher », et ses dérivés.

19° *hääüs* (mo. écrit *ääüs*), « fin », inscr. 'phags-pa de Kiu-yong-kouan, Hy II; *hääül-* (mo. écrit *ääül-*), « s'anéantir, cesser », inscr. de Kiu-yong-kouan: *hääütgä-* (mo. écrit *ääütgä-*), « achever » (sans le sens causatif moderne de « faire achever »?), Hy II b 12 r°. M. Ramstedt (*Mogholica*, *J.S.F.O.*, XXIII⁴, 41) a rapporté à cette racine le *učkön*, « hier », des Mongols d'Afghanistan; mais le Hy I a pour « hier » *öcigän*, évidemment identique à *učkön* et sans l'*h* initiale que les inscriptions 'phags-pa et ce vocabulaire préfixent à *hääüs* et aux mots apparentés; *učkön* doit donc en être probablement séparé; j'ajoute toutefois

que Yy 69, au XVI^e siècle, transcrit *höcikän-dür* ou *höckm-dür* (*dür* = *üdür*, « jour »).

20° *hürüd-* (mo. écrit *ürüt*, plur. de *ür*), « nids », Hy II b 5 v°. Aujourd'hui aru-xortin *ür* Ru 136; bouriate *ür*, *ürge*, *urxai*, *urinxai*, Podg 62.

Dans R 6, ma. *seye*, « nid », est rapproché de mo. *uya'a*, « repaire de voleurs » (je ne trouve pas ce mot dans les dictionnaires dont je dispose) et de turc alt., etc. *uya*, osm., etc. *yuwa*, tar. *yuwa* (< **uya*), « nid (des oiseaux) ». Je ne connais pas *yuwa* en tarançi, et Radlov ne le donne pas; par contre, il indique encore *huya* en karaïm, *yuwa* pour le jaghatai, *yuwa* en Crimée, *uwa* en tarançi et azerbeïjanais, et (1, 1784) *yüwa* en tchouvache; ajouter yakout *uya*; salar *öna*, Po 427. Shaw a noté en Kachgarie *uwwa* et *uya*; j'ai entendu à Koutcha *uwa* et *uga* (la prononciation de *v* ou *w* en *g* est constante en Kachgarie), et le mot s'y dit non seulement du nid des oiseaux, mais aussi des tanières des loups, bauges des sangliers, etc. Les rapprochements de M. Ramstedt me paraissent vraisemblables, mais, puisque mo. *ür* est **hür* issu probablement de **pür*, je ne suis pas sûr qu'il faille le séparer de ma. *seye* et de turc *uya* ou *uwa*. Je n'ai pas fait état de kar. *hüya*, car j'ignore dans quelles conditions *h-* s'est développée en karaïm; on sait qu'il y a de même parfois en Kachgarie des *h-* initiales sans valeur étymologique reconnue. L'*h-* initiale de **hür* n'est pas favorable à un rapprochement avec ma. *yerü*, « tanière ».

21° *hürü-*, « être affligé », Hs 93, 94, 208, Hy I, Hy II a 18 v°. Je ne connais pas de mot correspondant **ürü-* en mo. écrit. On pourrait songer à un rapprochement avec mo. écrit *ürüü*, « tourment », emprunté dans turc sagai *erä*, sag., kač. *erälä-*, sag., koib. *erälä-*, tel. *ürü*, šor. *üri*, yakout *üräi*, *üräidä-*; toutefois le mot mongol est écrit *erü*, sans *h-*, dans

l'inscription 'phags-pa de 1314 du Tch'ong-yang-kong (iné-dite). Cf. aussi ouïgour *irini*, « malheureux ».

22° *hürü* Hs 100, dans une expression *hürü-baru-da*, « quand il faisait encore sombre » (avant l'aube). *Baru* doit être mo. écrit *barui*, « un peu sombre ». Le mo. écrit *aür*, « aube », prononcé généralement *ür*, Ru 136, Podg 261, qui ne paraît pas pouvoir s'identifier à *hürü*; il doit s'agir plutôt d'une idée d'obscurité. J'incline à rapprocher *hürü* de ma. *surxun*, « obscurité », et de ma. *farsi* et *fersi* dans *gersi farsi* ou *gersi fersi*, « juste avant l'aube ». Peut-être *hürü* est-il étymologiquement un doublet de *baru*, *barui*.

23° *hä'üsiyā-*, « ne pas supporter (le climat) », Hs 248 (*Moïngol-un ba ärä axta qajar hä'üsiyāju kölcirgämüi*, « les gens et les chevaux des Mongols, ne supportant pas le climat [de la Chine du Nord], sont en proie aux épidémies »; le verbe *kölcirgä-*, inconnu du mo. écrit, est dérivé de *kölcir*, mo. écrit *köcir*, pour lequel Golstunskii aurait dû maintenir le sens subsidiaire d'épidémie qu'indiquait avant lui Kovalevskii).

23° bis. *hirijä-*, « quitter, abandonner, se séparer de », Hs 178; *hiricäül-*, « faire quitter, faire se séparer de », Hs 123.

24° *hičä-* (mo. écrit *ičä-*, *iči-*), « avoir honte », Hs 244, Hy I; de même M 153 *هچبا hičäbä* (l'éditeur a faussement transcrit *hičibä*). Les prononciations modernes de Ru 97 et de Podg 298 sont basées sur *iči-*. Cf. aussi dahur *yicivéi*, « honte », dans 153; mais *iče-* en šironyol (sans *h-*), Po 418.

25° *hirü'är* (mo. écrit *irü'är* et *irü'äl*), « prière (aux dieux) », Hs 201, nombreuses inscriptions 'phags-pa. *Hirü'är* est dérivé de **hirü'ä-* (mo. écrit *irü'ä-*), « prier », lequel correspond rigou-

reusement, comme forme et comme sens, à ma. *firu-*; cf. d'ailleurs R 5 et S² 232. Dans M 117, il y a un mot inexplicable *هروز huruz*, dont le sens devrait être quelque chose comme « rétribution (d'outre-tombe) »; mais l'édition turque de 1924 (p. 144) a *هروز*; il faut certainement vocaliser *هروز* *hirür*, et c'est là notre *hirü'är*, pris dans son sens de « bénédiction ».

26° *hiru'ar* (mo. écrit *iru'ar*), « fond, base », Hs 166 (écrit *hiru'ar*), 199, Hy I. M. Schmidt (S² 275) en a rapproché olča *pörö*, ma. *šere*, de même sens; j'y reviendrai plus loin.

27° *hirmäs*, « clin d'œil », Hs 230, 254. Le mo. écrit *irma-* et *irmä-*, « cligner des yeux »; les exemples de Hs sont en faveur de *irmä-* et non *irma-*.

28° *hiluqat-*, « être excité par les mouches », Hs 174 (2 fois), 188 (*hilu'atuju*; corr. *hilu'atü*?). Le mot ne se retrouve pas tel quel en mo. écrit, mais est évidemment dérivé d'un substantif **hiluqa* (*hiluqa*?) correspondant à mo. écrit *ilä'a*, « mouche ». Pour les prononciations actuelles *ilä*, *yälä*, *yilä*, cf. Ru 98. L'absence de labiale initiale en goldi fait hésiter à rapprocher de *hiluqa* et *ilä'a* goldi *χ'γaxta*, « taon », autres dialectes tongous *irgaxta*, *irgakta*, *irgähta*, *yrğakta*, « taon » (Grube, *Gold.*, p. 42).

29° *hirgüi* (ou *hir-yui*?), « sévère (en parlant de lois, de défenses) », Hy II a 8 v°.

29° bis. *hičäsün*, « saule » (*lieou*), Hy I. Les noms usuels des saules en mongol sont aujourd'hui *udu* (ma. *šodoxo*) et *buryasun* (ma. *burga*); je n'ai pas retrouvé l'équivalent de *hičäsün* en mo. écrit. On remarquera que l'équivalence mo. *udu* = ma. *šo-*

doxo rend probable que *uda* soit un ancien **huda*. Par contre il n'est pas sûr que *uda* ne se soit appliqué en mongol qu'au saule; dans Po 11, *uda* traduit 樁 *tch'ouen*, qui est en principe le *Cedrela Sinensis*, fort différent des saules; Yy 74, qui n'a ni *hičäsün*, ni *uda*, traduit *lieu* par *buryasun*. Quant à *hičäsün*, si le mot ne paraît pas avoir survécu en mo. écrit, il existe en bouriate, où on a les formes *üšöyöm* (< *üsösön*) et *išöyen* (< *išesen*), « saule », Podg 107.

[29° *ter. hidari* (mo. écrit *idari*), « chicorée », Yy 75. Le nom mandchou est *sari*. Yy 75 est une source tardive (xvi^e siècle), et je n'ai pas d'autres recoupements.]

30° *hi'utan*, « étroit », Hy I. La forme du mo. écrit, assez différente, est *uitan*. Cf. *χuitan* en šironyol dans *χuitan mor*, « sentier », et *χuitan kun*, « homme pauvre », Po 411 et 421.

31° *hoi* (mo. écrit *oi*), « forêt, bois », Hs 12, Hy I; *oi* (ou *ui*?), Yy 67. Dans Hy II b 5 a, il est question du « Uryañqan hoyuqtai irgän » ou « peuple des bois [appelé] Uryañqan »; le mot *hoyuqtai* est évidemment un adjectif en *-tai* fait sur une forme issue de *hoi*; cette épithète d'« hommes des bois » se retrouve, sous la forme *اورياڭقائت هويين* *Hoi-yin Uryañqat* (avec *h-* initiale dans *hoi*), appliquée à une portion des Uryañqan ou Uryañχai, dans Rašidu'd-Din (cf. Berezin, V, 9, 86, 90, 143); cf. aussi les Ayač-äri ou « Hommes des bois », appelés en mongol *اړگان هويين* *Hoi-in irgän*, *ibid.*, V, 20. En šironyol, *χoi* et *fai*, Po 416. Emprunté dans yakout *oi*. *Hoi* s'apparente peut-être à negidal *χuyen*, *uyan*, S¹ 20; mais celui-ci est difficilement séparable de ma. *bujan* (et jučen *tcha-pou*, à lire *pou-tcha*, **buja*?); **buja*, *bujan* seraient-ils pour un ancien **üjan*?

32° *hon* (mo. écrit *on*), « année », Hs 26, 264 (plur. *hot*),

Hy I, Hy II a 11; cf. Melioranski, 153, *هون* *hon*; *houn* (*houn*?), Yy 69; dahur *χuan*, *χón*, I 61; R 8; šironyol *χon*, *χuan*, *juan*, Po 412. On sait qu'en mongol *on* sert dans les computes de nombre d'années, mais qu'ailleurs, et en particulier dans la désignation des années cycliques, les Mongols emploient *jil* = ture *yil*, dahur *jiri*. Mais le vocabulaire sino-mongol de P 12 ne connaît pour « année » que *igänün* à l'état isolé et *nai* en composition, qui doivent s'apparenter à ma. *anya*, selon *aüd*, *aügäñ*, *aügäni*. J'ai de même entendu en 1908 *nyetäneñ*, « l'an passé », dans le parler d'un Mongol habitant les montagnes juste au Sud de Touen-houang; cf. le *nidomo-nai*, « l'an passé » de P 12, en face de mo. écrit *nidomo jil*.

33° *hodun* (mo. écrit *odon*), « étoile », Hs 183, 230, 254; Hy I; cf. Kirakos, plur. *hutut* (= **hodut*). Les manuscrits de Melioranski, et aussi celui de Paris, que j'ai examiné, ont bizarrement *ايدن* *idun* (M 126), mais l'édition turque de 1924 (p. 114) écrit *هودن* *hodun*, qui est certainement la bonne leçon. On a déjà *odu* dans P 8; mais encore *hodun*, Yy 66; cf. šironyol *χotun*, *χotu*, *foü*, šera-yögur *χodun* dans Po 414; šera-yögur *hotün*, Ma 63; dahur *χob*, I 54, R 8⁽¹⁾. *Hodun* est peut-être à rapprocher d'une part de tongous *hauen*, *χoglén*, *högölän*, *howlyn*, *ywlyn*, *'aulu*, goldi *pöule* (Grube, *Gold.*, 106), d'autre part de ture *yultuz*.

34° *horgil* (mo. écrit *orgil*), « sommet (de montagne) », Hs 195; *horai* (mo. écrit *oroi*), « haut de la tête », inscr. *phagspa* de Kiu-yong-kouan; *horgil* « sommet de la tête », Yy 78.

⁽¹⁾ Le «chouton» (lire *hou-touen*, *hodun*), de Klaproth, *Asia Polyglotta*, p. 285, n'est pas à retenir ici comme une source indépendante, car l'encyclopédie japonaise invoquée par Klaproth dit expressément citer le *Teng t'an pi kieou*, c'est-à-dire notre Yy 66.

Pour les rapprochements déjà faits avec les langues tongouses, cf. *supra*, et aussi R 5 et S² 274. Pour un autre exemple possible de *horai*, cf. *infra*, n° 44.

35° *horci-* (mo. écrit *orci-*), « entourer », Hs 254; *horcin* (mo. écrit *orcin*), « autour de », Hs 57, 80; « aux environs de », inscr. phags-pa de Kiu-yong-kouan. Pour les rapprochements de *orci-*, cf. *supra*, p. 195, et R 5. Je note seulement que *orcin*, au sens de « district » administratif, n'est pas seulement attesté en jaghataï, comme l'indique M. Ramstedt, mais faisait partie de la terminologie officielle des Mongols au XIV^e siècle; j'en puis citer plusieurs exemples (en particulier dans la grande inscription sino-mongole inédite de 1362). M. Ramstedt fait aussi intervenir ici hypothétiquement turc *bur-*, « faire tourner »; j'y reviendrai plus loin; le turc *avir*, ouïgour *avir-* et *avir*, « faire tourner », doit peut-être entrer plutôt ici en ligne de compte (sur *avir-*, cf. Gombocz, dans *M.S.F.O.*, XXX, 112). Il y a dans M. 117 un هَرْجَلِيَا traduit par *قلب*; l'éditeur n'a rien pu en tirer et a indiqué une série de sens du mot arabe. L'édition turque de 1924 a les leçons هَرْجَلِيَا et هَرْجَلِيَا; il est bien probable qu'il faut adopter *r*, et non *z*, inusité dans les mots vraiment mongols. Le sens général de la racine قلب est « tourner, retourner », et je pense qu'il faut lire finalement هَرْجَلِيَا *hor-cälba* < *horci'ulba*, « il a fait tourner », de *horci'ul-*, causatif de *horci-*.

36° *horqa-*, « entourer, assaillir en rond », Hs 26. Je ne sais s'il faut rattacher ce mot à la racine précédente; je ne le retrouve pas en mo. écrit.

37° *horim*, « sentier », *horimla-*, « suivre un sentier », Hs 103 (2 fois); *horum*, « sentier », Hs 240 (plusieurs fois); mo. écrit *orom*; šironyol *oron*, « piste, empreinte de pas », Po 419. Sans

doute emprunté dans tel. alt. *orom*, kir., kar., jagh. *orom*, « rue (de ville) »; Mongols d'Afghanistan *orom*, « place ».

38° *hoqtorqui*, « vide (en général; opposé à plein) », Hs 113, 240; *hoqtorqu*, même sens, Hs 105. Hy I. Le mot ne paraît plus connu en ce sens, mais il est très probablement identique à mo. écrit *oqtaryoi*, « atmosphère, air, espace entre ciel et terre », dont le sens primitif aurait donc été « le vide ».

39° *ho'ara-*, « manquer (ne pas se présenter pour son service) », Hs 227, 278.

40° *hoqtori-*, « couper, trancher », Hs 80; *hoqtol-* « couper, trancher », Hs 129, 254; *hoqto'i-*, « couper, trancher », Hs 240; mo. écrit *oqtol-* et *oqtal-*.

41° *hontuca-*, « tirer à l'envi des flèches au loin, concourir à qui tirera le plus loin », Hs 244, 254. S'apparente évidemment à mo. écrit *ontusuma*, « portée de flèche », *ontuis-* ou *ontus-*, « tirer en l'air ».

42° *hoimas-*, « protéger », Hs 131.

43° *honci-*, « faire des reproches à », Hs 227 (*bu honci'dut-quu*). La forme du mot n'est pas certaine.

44° *hojitala*, Hs 74; *ho'ojitala*, Hs 254. Les passages sont obscurs; dans les deux cas, il s'agit de la mère de Gengis-khan, laquelle, dans un moment critique, a énergiquement « serré sa coiffure » et « ceinturé court son vêtement ». Dans le premier cas, il est dit *ukitala boqtalaju hojitala büsäläjü*; dans le second cas, on a *horaitala boqtalaju ho'ojitala büsäläjü, ni-uitala boqtolaju niduratata büsäläjü*. Les verbes ne font pas diffi-

culté. *Boqtala-* ou *baqtala-*, c'est mettre la haute coiffure *boqtaq* (= *boytaq*) des femmes nobles mariées; *boqtaq*, c'est là le *بختاق* traduit par « couronne », dont M 118 n'a su rien faire, et qu'il faut lire *بختاق boqtaq*, bien ponctué d'ailleurs dans l'édition turque de 1924; le *boqtala-*, « fiancer », du mo. écrit est sans doute primitivement « mettre le *boqtaq* (à la fille noble qui se marie) »; je compte consacrer une note prochainement au mot et à l'objet; en attendant, cf. Quatremère, *Hist. des Mongols*, p. 102; Rockhill, *Rubruck*, p. 73-74; Blochet, *Hist. des Mongols*, t. II, p. 100 et 251; Yule-Cordier, *Cathay*², t. II, p. 223 et IV, p. 267. Quant à *büsälä-*, c'est « mettre sa ceinture (*büsä*) ». La traduction chinoise se borne à rendre uniformément *ukitala*, *horaitala* et *nütaitala* par 緊 *kin*, « serré », et *hojitala*, *ho'ojitala* et *niduratala* par 短 *toum*, « court ». Ces passages allitérés sont évidemment des fragments épiques, et j'ai l'impression que le traducteur de la fin du XIV^e siècle ne les entendait plus toujours bien. Les mots *nütai* et *nidura* ne me rappellent rien. Mais *horaitala* paraît bien répondre à un mo. écrit *oroï-tala* « jusqu'au sommet [de la tête] », et en ce cas *ukitala* serait aussi égal à mo. écrit *oki-tala* « jusqu'au sommet [de la tête] ». Il y a à cette solution une double difficulté. D'abord il est surprenant que le traducteur ait vocalisé *uki* et non *oki*; en outre, si *oki* était de la même famille de mots que *äkin* « tête », on attendrait **hoki*. Mais d'abord une parenté de *oki* et *äkin* ne s'impose nullement; en outre, même à tenir pour certain que *oki* ne s'est jamais prononcé **uki*, il est possible que le traducteur, qui ne paraît pas avoir compris tous les mots du texte, ait vocalisé arbitrairement un mot dont l'écriture ouïgoure ne pouvait lui indiquer s'il était **uki* ou *oki*. Si on adopte mon explication pour *oroï* et *oki*, les mots se rapportant au vêtement relevé à la ceinture doivent aussi désigner des parties du corps. Mais je ne trouve rien qui aille ici. Le mot *u'nea*, auquel on pourrait songer, ne paraît avoir désigné que les fesses des

animaux, et non les cuisses; l'irrégularité phonétique est aussi un obstacle, mais du même ordre que pour *uki*.

45° *hujä'ur* (mo. écrit *ija'ur*), « origine, racine », Hs 1, Hy II, inser. 'phags-pa de Kiu-yong-kouan; cf. šironyol *ajor* (sans *h-*), « fond », Po 413. Pour le rapprochement avec ma. *fujuri*, même sens, cf. *supra* et R 5. M. Ramstedt ajoute que, d'après Zakharov, *fujuri* est issu du chinois « *fu-zu* ». En réalité, Zakharov indique une triple étymologie chinoise : « *fu-ju*, habitation du père » (sans doute 父住 *fou-tchou*?); « *fu-ju*, colonne de soutien » (sans doute 扶柱 *fou-tchou*?); « *gyu-ju*, je vis depuis longtemps » (sans doute 舊住 *kieou-tchou*). Il saute aux yeux de tout sinologue que ce sont là des étymologies invraisemblables, surtout pour l'époque lointaine à laquelle la thèse de M. Ramstedt les ferait remonter. Jusqu'à plus ample informé, il n'y a qu'à tenir *hujä'ur* et *fujuri* pour l'aboutissement d'un mot indigène dans les langues altaïques.

46° *huya-* (mo. écrit *uya-*), « lier, attacher », Hs 75, 105, Hy I. Il y a dans M 153 un mot هَيَّابَا, traduit en arabe par شَد; l'éditeur y a vu le verbe *küyü-*, « courir ». Mais l'équivalence *h-* = mo. *k-* est en soi peu vraisemblable. L'édition turque de 1924 a هَيَّابَا *huyaba*. Comme le sens le plus naturel de شَد est « attacher » et non « courir », il n'est pas douteux qu'il s'agisse de *huya-*, « attacher ». Comme formes modernes, on a en dialecte gorlos *u-*, Ru 132; *uya-* dans plusieurs dialectes bouriates, Podg 243.

47° *hula'an* (mo. écrit *ula'an*), « rouge », Hs 81, Hy I; هَوْلَان *hulän*, M 153. Le mot se retrouve dans Rašidu'd-Dīn, à propos de la troupe qu'on appelait en chinois *hong-kium*, « l'armée rouge », les *Hula'an-dägälän* (« vêtements rouges ») de Hs 251;

M. Blochet (*Hist. des Mongols*, II, r., et App., p. 25) a adopté « les habits rouges » ھولان تكليان « les habits rouges ». Je ne veux pas discuter ici le second élément de la restitution; il y aurait beaucoup à dire sur mo. *dägälän*, *dä'äl* (mo. écrit *däbäl* et *dägäl*), ses correspondants turcs et les formes prises par le mot en persan; du moins *hulän*, « rouge », ne prête-t-il à aucun doute. On a déjà *ulan* sans *h-* dans P 18: par contre cf. *fula'an*, Yy 74, 77; sironyol *χulan*. *χulain*, *fulyan*, *filan*, Po 415; šera-yögur *lhaan* (< **h'laan*?), Ma 64: dahur *χulá*, 154. Pour les prononciations mongoles modernes *olän* et *ulän*, cf. Ru 115-116: bouriate *ulän*, Podg 134. J'ai indiqué plus haut le rapprochement sûr avec ma. *fulgyan*, *fulaxun* de R 6; y joindre negidal *χulayin*, *χolayin*, *holayin*, *kulayin*, *ularin*, tongous *ulurin*, *kularin*; *χolarin*, oroï. *χololigi* de S¹ 20. M. Ramstedt rapproche en outre ma. *fulgyaci*, « peau de cerf », mo. *ulasun*, « peau d'élan ou de cerf », et, sous réserves, turc *bulan*, « élan », d'où russe *bulanyï*, « de robe isabelle ». Je tiens la parenté avec turc *bulan* pour vraisemblable, mais ceci pose à nouveau le cas de la survivance de **q-* ou **p-* en turc sous la forme *b-* au lieu de *o*; j'y reviendrai plus loin. Le rapprochement de mo. *ula'an* et ma. *fulgiyan* avait été fait dès 1832 par Conon von der Gabelentz, *Éléments de la grammaire mandchoue*, p. 6.

48° *huru'u* (mo. écrit *uru'u*), « suivant le cours de, le long de », Hs 5 et *passim*.

49° *hurba-* (mo. écrit *urba-*), « retourner, renverser », Hs 143, 247 (*hurba*, corr. *hurbaba*?), Hy I et II. C'est à cette racine, plutôt qu'à *orci-* (cf. *supra*, n° 35), que je serais tenté de rattacher turc *bur-*, « tourner, tordre » (pour *bur-*, cf. aussi Gombocz, *M.S.F.O.*, XXX, 50-51, où deux racines sont peut-être confondues). Je ne sais si goldi, olča *poifuri*, « retourner, renverser » (< **porifuri*?), est à citer ici.

50° *hudusun* (sans doute à corriger en *hutasun*, avec 塔 *t'a* au lieu de 荅 *ta*?; mo. écrit *utasun*), « fil », Hy I; ھيطسون *hitasun* dans M 153 (l'édition turque a aussi *-i-* dans la première syllabe, avec deux leçons ھيطسول et ھيطسون); *hutasun*, Yy 79. Toutes les prononciations modernes sont en *-t-* et non en *-d-*, cf. Ru 116; Podg 178; šera-yögur *stasün* (< **h'tasün*), *J.S.F.O.*, XXVII², 62, 67; sironyol *utasi*, Po 417 et 420; toutefois *udazün* dans l'emprunt turc sayan, « cordon de soie ». R 6 rapproche justement mo. *utasun* de ma. *futa*, « corde » (mo. *utasun* a aussi dialectalement le sens de « corde »). Comme mo. *utasun* a en outre dialectalement le sens de « tendon, nerf » (par exemple de bœuf), je crois qu'il faut le retrouver dans goldi et olča *poto*, « nerf d'esturgeon », S² 275.

51° *hurul* (mo. écrit *uru'ul* et *urul*), « lèvres », Hy I; ھرل *hurul* dans M 153. Peut-être en faut-il rapprocher turc commun *ürin* ou *erin*, kaz. *irin*; pour la Kachgarie, *irin* et *irün* selon Shaw, mais je ne les ai pas entendus (on dit *qälpuq* à Koutcha); emprunté dans šera-yögur *irin*, Po 412. On notera que la transcription de Hy I ne justifie pas une orthographe *uru'ul*; mais elle ne vient pas non plus à l'appui du **u'urul* que pose M. Poppe dans *Asia Major*, I, 670, en s'appuyant sur le kalmouk *ür'*; les prononciations de la Mongolie orientale et des dialectes bouriates ont la seconde voyelle longue, Ru 116, Podg 69; par métathèse, le mot est *ulur* chez les Mongols d'Afghanistan (Ramstedt, *Mogholica*, p. 41).

52° *huyil-* (mo. écrit *oyil-*), « tourbillonner » (en parlant de Peau), Hs 204. Cf. goldi *poiō*, « tourbillon (dans une rivière) »; *poiolē*, « tourbillonner »; tongous de la Tunguska *χuyuli*, « tourbillon » (Grube, *Gold.*, 105). Déjà dans R 6.

53° *hudus*, ? «le long de, dans la région de», Hs 207 (*Ardiš hudus hoi-yin irgān* «les gens des bois le long de l'Irtych»).

54° *huquta* (= *huyuta*; mo. écrit *u'uta*), «sac», Hy I. Le sens mongol actuel est surtout «sac à mettre le blé, etc.». Dans M 153, il y a un mot *هوطلا* *huta*, qui est traduit en arabe par *جوالق* et que Melioranskii a rapproché de mo. *goto*, qui peut avoir, entre autres, le sens de «gargousse» et de «boîte à poudre». Mais ici encore l'équivalence *h* = mo. *g* est *a priori* suspecte, et le sens du mot arabe *جوالق* est précisément «sac à blé»; le mot est certainement à lire *hūta* = **hu'uta*. Le flottement entre une valeur *-γ-* et une valeur *-²-* du *-γ-* de *uyuta*, qui semble attesté pour le XIV^e siècle par Hy I et M 153, ne paraît pas se retrouver dans les prononciations mongoles modernes, qui, nuances vocaliques à part, répondent à *ūta* (cf. Ru 116; Podg 162, où *ūtan* a le sens de «sac à mettre l'argent»; sironyol *uta*, «grand sac», Po 416). Je ne sais pour quoi M. Ramstedt, qui a rapproché (R 7), avec un point d'interrogation, olča *puta*, «poche (de vêtement)», de khalkha *ūta*, kalmouk *ūt*, «sac, poche», et en outre de kalmouk *būt*, «sac, poche», n'a pas fait intervenir mo. écrit *u'uta*. S² 273, qui n'a pas en olča de mot *puta*, indique par contre olča et goldi *patāca* (mais *potāca* dans S¹ 19 en goldi) «sac à mettre le grain», oroč. *χutaba* «sac à mettre le grain» (lire *χutaha* comme dans S¹ 19?); negidal *utakan*, «sac», S¹ 38; negidal *hotaxan* et *χataxan*, «sac en peau de poisson», S¹ 19. Tous ces mots me semblent inséparables de *huquta* (= *huyuta* pour *hu'uta*?), *hūta*. Par contre, j'écarte le *kapturğa* de S¹ 19 et 22, qui répond à mo. *qaptaya* et *qaptarya*, turc *qaptırya*, *qaptırma*, *qapturyai*, etc., toutes formes se rattachant sans doute à turc commun *qap*, «sac».

55° *huraqala-*, «prendre (des oiseaux) au lacet de crin» (Hs 25 *qulaqala-*, où il faut corriger *qu-* en *hu-* par suppression du petit 中 à gauche de 忽 *hou*, et le premier *-la-* en *-ra-* par addition d'un petit 舌 à gauche de 刺 *la*). C'est un verbe dénomminatif régulièrement formé sur **huraqa*, mo. écrit *uraga*, «lacet de crin pour prendre les oiseaux»; ma. *χurka* et *χurga* (emprunté?; autrement on attendrait **furka*), tung. *urka*, *χurka*, etc.; cf. Gombocz, *M.S.F.O.*, XXX, 85. Dans le passage parallèle de l'*Altan tobči* (édit. Gomboev, p. 6), on a le verbe *uryada-*, à corriger en *uraqada-*, et, dans Sanañ Secen (éd. Schmidt, p. 60), *urayada-*. Le verbe *uraqala-*, *uraqada-*, *urayada-* manque au dictionnaire de Kovalevskii; celui de Golstunskii donne, à côté de *uraga*, une forme *uraya* pour laquelle il renvoie à *urya*, et un verbe *urayada-* pour lequel il renvoie à *uryada-*; dans ses *Addenda* au dictionnaire de Golstunskii, M. Rudnev a inséré *uryada-*, «prendre des oiseaux au lacet», en renvoyant au passage de Sanañ Secen. Toutes ces indications prouvent que les auteurs de nos dictionnaires mongols ont confondu deux mots différents. L'un est *huraqa* (> *uraga*), «lacet à prendre les oiseaux», d'où *huraqala-*, *uraqada-*, *urayada-*; c'est celui qui est employé dans Hs 25, dans l'*Altan tobči* et dans Sanañ Secen; les dialectes mongols actuels le prononcent *uraxá*, Ru 133; *urāχa*, *urixā*, Podg 209. L'autre mot est *u'urqa*, Hs 91, mais *uqurqa* (= *uyurqa*), Hs 199, mo. écrit *u'urqa* et *urya*, «perche à nœud coulant terminal servant à attraper les chevaux», d'où est tiré le verbe dénomminatif *uryada-*. Ce second mot se retrouve dans M 121 sous la forme *أرى* *urya*; les dialectes modernes prononcent *urya*, Ru 133, Podg 3 (de Podg 3 il résulterait que certains dialectes bouriates emploient aussi *urixā* = *uraga* au sens d'*urya*). Les deux mots sont différents, comme l'a déjà admis M. Gombocz (*M.S.F.O.*, XXX, 84-85); l'accord de Hs 25 et 91 et de M 121 montre que le premier seul avait aux XIII^e et XIV^e siècles

une *h*- initiale; l'un est *huraqa*; l'autre est *u'urqa* ou *u'urya* < **u'urqa*? ou **ururqa*, et eût dû en principe aboutir à *urya*; toutefois, les prononciations modernes semblent toutes à initiale brève. Ce second mot se retrouve dans ma. *urgan*, même sens qu'en mongol; turc bar. *uqrug* (> russe *ukryuk*; cf. aussi *aqruq* = *uqrug* dans Houtsma, *Ein türk.-arab. Glossar*, p. 50); tel. alt., etc. *uruq* et *ürüq*, même sens; kirg. *quruq* (aberrant). Je ne sais s'il faut faire intervenir ici osmanli *oryan* et *uryan*, « grosse corde », cité déjà par Kovalevskii, salar *urxan*, « grosse corde », Po 426, qui se rattachent peut-être plutôt à la série turco-mongole d'*arqan* (< russe *arkan*) et *aryamci*, « grosse corde » (*aryamci* se trouve déjà sans doute dans Rašidu-'d-Din, trad. Berezin, *Trudy*, V, 122, et en tout cas en mongol dans M 121, mais est peut-être emprunté au turc); cf. aussi selon *orkün*, *orxün*, *urkün*, *urxun*, « corde », I 59.

S'il y a néanmoins une lointaine parenté étymologique entre *huraqa* et *u'urya*, il faudra admettre, vraisemblablement, que *huraqa* avait subsisté en mongol de tout temps, au lieu que *u'urya* lui serait revenu par emprunt à une langue où l'ancienne labiale initiale s'était amuie de meilleure heure et qui serait alors le turc; ma. *uryan* serait alors emprunté lui aussi à cette même langue, soit directement, soit par l'intermédiaire du mongol.

56° *hanta'u*, « malheur », Hs 111; Hy II a 5 v°. La transcription suggère *hanta'u*. Peut-être à rapprocher de mo. écrit *untu'un*, « changement dans la figure par suite de la maladie ou de la colère ».

[56° bis. *hulu'u* (?) « pêche », Yy 74 v°. Si j'indique ici ce mot mystérieux, c'est qu'il paraît être identique à *olusu*, « pêche », de P 11; dans les deux cas, on peut aussi lire *ü* et *ö* au lieu de *u* et *o*, et *r* au lieu de *l*. Le nom de la « pêche » en mo. écrit

est *to'or* (ma. *toro*), qui semble simplement être emprunté au chinois *t'uo-eul* (mais pas avant le XIII^e siècle, vu la transcription de *enl* par *r*, et probablement, en fait, à une époque plus récente); la prononciation moderne est *tör*, Ru 128. La pêche ne figure pas dans les listes de Hy I, et j'ignore quelle est sa désignation en bouriate. Le vocabulaire ouïgour usuel du Bureau des interprètes des Ming l'appelle en turc *tulur* (ainsi transcrit, et non *tolur* comme dans le dictionnaire de Radlov); il semble que le premier élément de ce nom soit aussi le chinois *t'ao*, mais le reste demeure inexpliqué. En coman, on a (ed. Kuun, p. 125) *šaftalu*, qui est le persan *šaftälü*, « pêche »; Radlov l'a changé arbitrairement en *šaftali*. Le vocabulaire sino-ouïgour de la collection Morrison emploie aussi *šaftalu*, qui est le seul nom général de la « pêche » connu aujourd'hui au Turkestan chinois (on l'y prononce généralement *šaptul*, *šaptula*). Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, le *Si yu t'ou tche*, 43, 1, l'indique aussi comme usité en kalmouk, mais l'écrit *šabdoli*. Dans le *Sseu t'i ts'ing wen kien*, 28, 111, le kaki est appelé en mongol *modon-u šabtala*, « *šabtala* d'arbre », et les kakis secs *šikir šabtala*, « *šabtala* au sucre »; ni Kovalevskii ni Golstunskii, ni le supplément de Rudnev n'ont recueilli à part ce mot *šabtala*, qui doit bien être le persan *šaftalu*, détourné de son sens véritable (de même, en mandchou, le kaki est appelé *mō-i xasi*, « *xasi* d'arbre »; or *xasi* désigne au propre l'aubergine, et est un emprunt au chinois 茄子 *k'ie-tseu*, « aubergine »; Yy 75 emploie le mot en mongol, sous la forme *xasi*, au sens d'« aubergine »). Malgré ces applications arbitraires de noms étrangers pour désigner des fruits qui n'avaient pas de noms indigènes véritables, je ne vois pas dans les noms auxquels on peut songer de solution plausible pour *hulu'u* (?) et *olusu* (j'inclinerais à lire ce dernier *ölüsü*, *örüsü* ou *orusu*; autrement il se confondrait phonétiquement avec *olosu*, « chanvre »). Malgré la traduction de turc *šaptul* par « abricot » et de turc

ürük par «pêche» dans Sven Hedin (*Peterm.'s Mitteil.*, Erg.-heft 141, p. 363, 365), il doit y avoir là une simple erreur, et les termes sont à renverser. Les variations de sens de turc *ürük*, *irik* vont d'«abricot» à «prune», et je ne crois pas qu'on puisse faire intervenir le mot ici, même en lisant *hürüü* et *örüsün*.]

57° *Höälün*. Telle est la forme que le nom de la mère de Gengis-khan a dans Hs. C'est ici un cas de divergence entre les sources sur la présence ou l'absence d'une *h*- initiale. *Höälün* suppose une prononciation courante *Hölün*. Mais, dans le premier chapitre du *Yuan che*, le nom est écrit Yue-louen, c'est-à-dire *Ülün* (avec premier *ü* long ou bref); Rašidu-'d-Din a اولون *Ülün* ou *Ölün* (première lettre longue ou brève); l'*Altan tobči* et Sanai Secen écrivent *Ö'alän* (ou *Ü'alän*). Cf. aussi Blochet, *Hist. des Mongols*, t. I, p. 295, où la restitution «Kho-gélun» est sans valeur; M. Blochet ajoute que la même alternance de formes avec ou sans *h*- initiale se retrouve dans les transcriptions musulmanes du nom d'*Ögödäi*, mais je ne me rappelle pas où il y a une forme هوككتاي avec *h*.

58° *hōä-*, «souiller, gâter» (?), Hs 147. Le sens n'est pas très clair. Peut-être finalement à identifier à mo. écrit *āä-*, «chauffer, brûler», sur lequel cf. R 4.

59° *Höhögätür*, nom d'homme dans Hs 251.

60° *hörönä* (mo. écrit *örönä*), «Ouest», Hs 260, Hy I; *höränä*, Hs 31. Je pense qu'il en faut rapprocher goldi et olča *pörxi*, S² 275. M. Schmidt a au contraire rapproché *pörxi* de ma. *wargi* (après Grube) et de mo. *bara'un*, «Ouest»⁽¹⁾. On verra

⁽¹⁾ C'est par une double inadvertance que, dans Ru 68 et 91, *bara'un* est indiqué pour «gauche» et *jä'un* pour «droite»; il faut renverser les termes.

plus loin pourquoi ma. *wargi* est probablement à écarter. Quant au mo. *bara'un*, il signifie au propre «droite» et n'a pris le sens d'«Ouest» qu'en tant que les Mongols s'orientent au Sud, à la chinoise; mais, même aujourd'hui, il désigne parfois le Sud; sur ces modes d'orientation, cf. *J. A.*, 1897, t. I, p. 436; Yule-Cordier, *Marco Polo*, t. I, p. 253-254; *J. A.*, 1912, t. I, p. 579-580; Barthold, dans *J.S.F.O.*, t. XL³ [1924], p. 8-9. D'ailleurs la correspondance des noms est dans la série mo. *doronu* (Hy I; de même Golstunskii; Kovalévskii transcrit *duruna*), ma. *dergi*, «Est»; mo. *hörönä*, ma. *wargi*, «Ouest»; mo. *ümärä* (Hs et Hy I; mo. écrit *umara*), ma. *amargi*, «Nord»; mo. *ämünä*, ma. *julergi*, «Sud». Dans les termes mandchous, la finale est ma. *ergi*, «côté, direction», et on connaît encore *amula ergi* (mot à mot : «côté d'arrière») pour «Nord», et *julere ergi* (mot à mot : «côté d'avant») pour «Sud»; mais la contraction est ancienne, car, en jučen des Ming, on a déjà *a-mou-lou-kai* (**amuryai*) pour «derrière». D'autre part, *ämünä* signifie en mongol «devant»⁽¹⁾. Cette no-

⁽¹⁾ A côté de formes diverses dérivées de *ämünä* (cf. Ru 135; Podg 337), les Bouriates emploient aujourd'hui pour «Sud» des dérivés de *urida*, «devant». Podg 337, et les Mongols de Mongolie des formes correspondant à mo. écrit *äbür*, *übär*, «sein, giron», Ru 134; des traces de cet emploi se remarquent déjà en mo. écrit, où *a'ula-yin äbür*, «poitrine de la montagne», désigne le côté exposé au midi. Le vrai mot pour «poitrine» est en mongol *äbčä'in* (Hy I; mo. écrit *äbčän*; M. 118 *آبچی äbčün*); pour des formes intermédiaires entre *äbür* et *äbčä'in*, cf. les *ertü* et *ebäu* de l 62. On sait combien *-m-* et *-b-* s'échangent souvent en mongol; j'incline à penser que *äbür* et *äbčä'in* se rattachent à la même racine que *ämäna*. Cf. en outre sur *äbür*, etc., Gomocz, *M.S.F.O.*, XXX, 110-111, mais, à mon avis, en supprimant mo. écrit *übär*, *öär*, «lui-même, propre» (je ne suis pas non plus d'accord pour ce mot avec M. Ramstedt, *Mél. V. Thomsen*, 184, et je pense que tu. *öz* est **öz* < **öwuz*, correspondant à mo. *öär* [on a *öärün* et *öäsün* dans Hs; cf. mo. écrit *öäsübän*], de même que tu. *toz*, «poussière», serait **töz* < **towuz*, correspondant à mo. *to'usun* et que tu. *tuz*, «sel», serait **tüz* < **tawuz* ou **dawuz* correspondant à mo. *da-busun*. M. Ramstedt paraissait d'ailleurs être de l'avis que j'exprime aujourd'hui, en 1905, quand, dans ses *Mogholica*, p. 35, il rapprochait mo. *öbär* de turc *öz* à propos de *öärini* des Mongols d'Afghanistan.

menclature mongole et mandchoue suppose donc une orientation au Sud; mais, en réalité, la valeur des mots pour « en avant » et « en arrière », en tant qu'appliqués aux points cardinaux, a dû changer parfois. En effet, en jučen, *tchou-lei-che* (**julesi*), correspondant au ma. *julesi*, « en avant » et « vers le Sud », signifie « Est », et en solon, selon les dialectes, *jullé* et *juleila* signifient « Sud », mais *sulild* signifie « Est » (I 29 et 35; les valeurs « Ouest » pour *julilé* et *ezilé* [?], I 18 et 35, me demeurent incompréhensibles et reposent peut-être sur des méprises; je ne connais pas de cas où des peuples de l'Asie du Nord se soient orientés à l'Ouest). De toute manière, je ne vois rien qui soit en faveur d'un rapprochement entre *pörchi* et *bara'un*⁽¹⁾. Restent les mots ma. *dergi* et *wargi*. *Dergi* est formé de *delen* + *ergi*, mot à mot « côté du haut » (le nom du « soleil », tung. *dilucā*, negidal *delaca*, S¹ 14, selon *deleca*, I 70, est-il dérivé de la même racine?). Quant à *wargi*, c'est *wala* + *ergi*, « côté du bas »; à moins d'être un emprunt relativement récent, il est donc difficile que *pörchi* réponde à ma. *wargi*. En réalité, je crois que le cas est le même pour *hōrōnā* que pour *dergi* et *wargi*, et que le mot signifie « en bas ». Les langues mongoles et tongouses ont des formes en *-si*, *-ski*, *-ši*, *-χsi* (*-kši*) pour indiquer la direction. On a vu plus haut ma. **julesi*, « en avant », et aussi jučen **julesi*, dont la valeur étymologique a dû être « vers l'Est » avant de signifier « Est » tout court; en mongol, de *dā'ārā*, « le haut », on forme *dā'ākši* ou *dākši*, « vers le haut, dans la direction du haut »; en tongouse, *jūläski* signifie « en avant ». Je pense que c'est aussi le cas d'olča et goldi *pörchi*, « Ouest ». On a dans ces deux langues un mot *pörō* qui signifie « base, fond », et la finale *-chi* de olča *pörchi*, « Ouest », se retrouve dans olča *julōchi* ou *julchi*, « Est », tiré de *julō*, « avant, devant »

⁽¹⁾ Le rapprochement mo. *bara'un* et ma. *wargi* avait déjà été proposé anciennement par M. Schmidt et avait ainsi passé dans Gombocz, *M.S.F.O.*, XXX, 42; il faut à mon sens le supprimer.

(cf. negidal *jullō*, *julōski*). *Pörchi* (< **pörōchi* < **pörōski*) signifierait donc étymologiquement « vers le bas, vers la base », et tel serait aussi le sens premier de *hōrōnā*. M. Ramstedt (R 4) ramène d'ailleurs de même à **pereksi* la notation *pyis*, « vers le bas », d'un parler goldi. En même temps, nous avons là l'explication du jučen *fou-li-che* (**furisi*), « Ouest », sans doute originellement « vers l'Ouest », dont Grube ne savait que faire. Comme en outre « le bas » se disait en jučen *fou-tche-lei* (**fujile*), qui correspond à ma. *fejile*, « en bas », nous sommes sûrs que la correspondance mandchoue de olča *pörō*, encore à voyelle labiale en jučen, doit, comme d'ordinaire d'ailleurs, être à voyelle *-e* en mandchou. M. Schmidt a donc raison (après M. Ramstedt), en face de olča *pörō*, de mettre ma. *ferē*, tung. *χōrō*, « fond, base », etc.; mais par là même *wargi*, s'il est bien formé de *wala* + *ergi*, paraît exclu. En outre, M. Schmidt ajoute un rapprochement avec mo. *iru'ar*, « fond, base ». Encore que *iru'ar* soit issu de *hiru'ar* (cf. *supra*, n° 26) et ait dû par suite comporter une ancienne labiale initiale, et que *-ar* soit un suffixe mongol de dérivation, il me paraît difficile de maintenir ce rapprochement si celui que j'ai proposé avec *hōrōnā* est exact. Une dernière difficulté subsiste. Si *hōrōnā* signifie au propre « en bas », *dorona* devrait signifier « en haut »; or le mongol a un mot auquel on pourrait phonétiquement songer, *doora*, *dora* (ainsi dans Hy I et dans Golstunskii; Kovalevskii lisait *dura*), mais il signifie également « en bas »; il faudrait donc que le mot d'où est tiré *dorona* n'eût pas laissé de trace en mongol, car on ne peut guère songer à *dū'ārā*, « en haut ».

On a vu que mo. *āmünā*, « Sud », signifiait au propre « devant »; mo. *āmārā* a bien dû signifier « derrière ». En effet, si Hs et Hy I écrivent *āmārā*, le mo. écrit et des dialectes comme le bouriate prononcent *umaru*; et mo. *umaru* paraît se relier à ma. *amala*, negidal *amaila*, etc., qui signifient « derrière ».

Quant à la désignation de l'Est par « haut » et de l'Ouest par

«bas», elle tient, je pense, à la marche du soleil, qui se lève à l'Est et se couche à l'Ouest. Mais il reste curieux qu'au milieu de cette nomenclature mongole et mandchoue, le jučen des Ming se distingue par une orientation distinctement à l'Est. La question méritera d'être reprise en plus grand détail.

M. Ramstedt, qui n'a parlé ni de ma. *wargi* ou de *hōrōnā* à propos de *pōχsi* (ou du goldi *pyiś*), ni de mo. *hiru'ar* à propos de goldi *pōrō*, a par contre rapproché ce dernier mot (outre ma. *fere*, *fejile* [*< *ferjile*], tong. *ārgilā*, *hārgilā*, «en bas», *ārā*, *hārā*, «bas, fond, sol», qui vont de soi) de mo. *ārgā* (*erge*), «partie inférieure du treillis de tente», kir. *ergā*, «partie du treillis de tente près de la porte», et *ūrgā*, «partie inférieure du treillis, seuil», sagai, koibal, kač. *erkān*, «seuil, poteaux de porte» (avec référence à kalmouk *erkā*). Toutes ces dernières formes constituent évidemment un seul et même mot, mais que je ne suis pas prêt à rattacher à mo. *hōrōnā*, olča *pōrō*, ma. *fere* tant qu'on n'aura pas constaté qu'il comporte une *h*-initiale dans le mongol du moyen âge.

61° *hūdā-* (mo. écrit *ūdā-*), «conduire, accompagner», Hs 53, Hy I. M. Ramstedt (R 7) en a déjà rapproché justement ma. *fude*, tung. *ude-*, même sens, et l'emprunt tel. *ūidā-*. Ajouter jučen *fou-tie-mei* (**fudemui*, 1^{re} pers. sing. indic.).

62° *hūsūn* (mo. écrit *ūsūn*), «cheveux», Hs 31 («poils»), 196, Hy I; *هَسِي* *hūsūn* (corr. *هَسِي* *hūsūn*) dans M 153; *hūsū*, Yy 78; déjà *ūsū* dans P 16; mais cf. encore dahur *χūzu*, I 60 et R 8. Pour les formes mongoles modernes *us*, *uso*, bouriate *ūsū*, *ūsūn*, cf. Ru 134, Podg 40; šironyol *usu*, *usun*, Po 412; šera-yöğur *sun*, Ma 65. Le mot mandchou pour «cheveu» et «poil» (à l'exclusion des «crins» de la crinière ou de la queue, comme en mongol) est *funyexe*, écrit *funiyexe*. M. Ramstedt (R 8) a transcrit *fūnexe* et en a rapproché mo. *hünägā*, «renard»,

que nous retrouverons sous le n° 63. Mais ma. *funiyexe* est peut-être pour **funirexe*. En effet, le mot jučen est transcrit *fen-yi-li-hei*, soit **funirixe*. D'autre part, on a selon *nirukté*, *nurukte*, *nuruktō*, I 60; negidal *nūuktō*, *nūruktō*, S¹ 26; olča *nuktō*, goldi, oroč. *nuktō*, S² 268. La transcription chinoise du jučen des Ming, en écrivant *fen-yi-li-he* et non **fou-ni-li-hei*, tend à montrer qu'il s'agit d'un mot composé, comprenant un premier élément *fen* (= jučen **fun*), et un second **irixe*, ou **yirixe*, ayant à l'initiale un élément semi-consonantique *y*-susceptible d'être représenté dans d'autres langues par *n̄*- et par *n*-. C'est à ce **yirixe* que répondraient les *nirukté*, *nūruktō* des autres dialectes tongouses. Quant au premier élément **fun* du mot jučen et mandchou, peut-être est-il simplement le correspondant de mo. *hūsūn*, *ūsūn* (celui-ci serait alors une formation secondaire en *-sūn*).

63° *hünägān* (mo. écrit *ünägān*), «renard», Hs 267, Hy I; *houk'an* dans Kirakos; *هَنَّاگَا* *hünägā* dans M 153; *هونگان دبان* *Hünägān-daba'an*, «le Col des Renards» (= le 野狐嶺 *Ye-hou-ling* ou Col des Renards des textes chinois) dans Rašidu'd-Din (éd. Berezin, *Trudy*, XV, p. 26 du texte persan); *hünägān*, P 18; prononciations mongoles modernes *üneg*, *ünegēn* dans Ru 136; bouriate *ünegen*, *ünügü*, Podg 144; šironyol *χundegei*, *funegēn*, Po 415; šera-yöğur *enegēn* dans Po 415, mais *henegim* dans Ma 66. J'ai dit sous le numéro précédent pourquoi je croyais devoir écarter le rapprochement avec ma. *funiyexe*, *funyexe*, «cheveu» et «poil», proposé par M. Ramstedt. Dans la plupart des langues tongouses (voir Grube, *Gold.-deutsch. W.-verz.*, 94; S¹ 33, S² 281), le nom du renard, *sōle*, *sōli*, *suli*, *suluki*, *soluki* (cf. aussi ma. *soloχi*) paraît correspondre au nom mongol du lynx, *šilā'ūsūn*, *šilūsūn*, etc., emprunté peut-être dans turc coman *silausun*, kas. *selūsēn*, kirg. *silūsēn*, ma. *silun* et passé lui-même en chinois sous diverses transcrip-

tions (sur ce mot, cf. aussi Gombocz, dans *M.S.F.O.*, XXX, 32). Mais en negidal, où le lynx, à côté du nom *tugje, tibjo*, qui se retrouve sous diverses formes dans la plupart des langues tongouses (cf. ma. *dobi*, «renard»), s'appelle aussi d'un nom mystérieux *hundivila* (S¹ 19, 36; cf. šironyol *χundegēi*, «renard»?), on a en outre, pour une espèce particulière de renard, un mot *höldagjan* (S¹ 19) évidemment identique au *hüldagdū* de Grube, *Gold.*, 50; peut-être en peut-on rapprocher *hünägän*. Si negidal *hundivila* et *höldagjan* s'apparentent tous deux à *hünägän*, il faut que l'un des deux soit emprunté en negidal, ou que les informations ne proviennent pas d'une source uniforme. Pour ce qui est du mandchou lui-même, j'incline à y retrouver l'équivalent de mo. *hünägän* dans *fulniçe*, «carnassier à tête fauve ressemblant au loup»; on a dans Yy 72 un mot mongol *fou-nie-ko* (**fünägä*), comme traduction du chinois 豺狗 *ling-keou* ou «chien *ling*», nommé entre le loup et le renard des sables; le mot *ling* est peu employé, et je ne lui connais pas d'identification sûre; le mot visé est sûrement *hünägän*, de même que ce vocabulaire écrit *fūni* pour *hūni* «fumée», *ful'an* pour *hula'an* «rouge», etc.; ce flottement de sens dans la Mongolie orientale rapproche mo. *hünägä* de ma. *fulniçe*.

64° *hülä-* (mo. écrit *ülä-*, «être en surplus», Hs 112 et *pussim*; *hülä'ü* (mo. écrit *ülä'ü* et *ilä'ü*), «restant, en surplus», Hs 144 (plur. *hülä'üt*); *هولو* *hül'ü*, M 117; *هولاگو خان* *Hülägü-χān*, nom du fondateur de la dynastie mongole de Perse, où *Hülägu* est pour *Hülä'ü*, mo. écrit *Ülä'ü*, dans les textes chinois Hiu-lie, **Hülä*. Pron. mong. moderne *ilü*, Ru 97, mais *ülenji*, Ru 135. Pour les rapprochements avec ma. *fulu*, «surplus», etc., qui sont sûrs, cf. R 7; y ajouter negidal *hulöχö*, goldi *pulö*, *pulöχö* de S¹ 19, S² 276, et *fuli*, etc., de Grube, *Gold.*, p. 117. Il n'y a aucune raison d'accepter, comme l'a fait

M. Ramstedt, l'étymologie de ma. *fulu* par un chinois *fou-yu* (? 富餘), indiquée par Zakharov.

65° *hürä* (mo. écrit *ürä*), «graine, fruit», Hy I; inscr. 'phags-pa de Kiu-yong-kouan. M. Ramstedt (R 8) a déjà rapproché ce mot, qui a aussi en mongol le sens d'«enfant, descendance», de ma. *furi*, goldi *puri*, manägr. *uri*, etc. «enfants. famille»; ajouter šironyol *üre*, «semence», Po 420; emprunté dans tel., sor., sag., koib., kač., kūr. *ürän*, «semence, fruit, descendance». Je pense qu'il faut aussi citer ici ouïgour *urī*, «fils», turc *uruq*, *uruy*, «semence» et «descendance». L'objection possible que mo. *uruq*, «parenté», devrait alors comporter anciennement un *h-*, au lieu qu'il n'en a pas dans Hs, est facile à écarter; nous verrons seulement dans cette absence d'*h-* la confirmation de ce que la forme du mot faisait *a priori* supposer, à savoir que c'est en mongol un emprunt fait au turc; or l'ancienne labiale initiale s'était complètement amuie de très bonne heure en turc.

66° *hüdäsün*, «cuir», Hs 106 (*hüdäsütu quyag*, «cuirasse faite de [ou doublée de] cuir»). Je ne connais pas de mot correspondant en mo. écrit.

67° *hürtäsün*, «morceaux d'étoffe de soie coupée en fragments», Hs 238; mo. écrit *örtäsün*, «chiffons». Cf. peut-être ma. *furu-*, «couper en morceaux».

68° *hünir*, «odeur», Hs 196, Hy II; *hünür* (mo. écrit *ünür*), «odeur», Hs 56; *hünüs-*, «sentir», Hs 27; *hünüs-* (mo. écrit *ünüs-*), «sentir», Hs 55; *هونر* *hünär*, «odeur», M. 153; pron. modernes *ünür*, *ünür*, *ünür*, Ru 136, Podg 96; mais šironyol *hunir*, Po 414. A la même racine, rattacher sans doute *هونرمی* *hünärmi* (?), «vents, gaz», M 118, dont je ne connais pas de

correspondant en mo. écrit (le mot mongol pour « vents, gaz » est mo. écrit *oňyasun*, aujourd'hui *oňgoso*). L'équivalence de mo. *ünür* avec goldi *puñ*, ma. *fünisun*, oroč. *χuñke*, et de mo. *ünäs-* avec goldi *fün-*, olča *pünse-*, a été bien établie dans R 7; ajouter les équivalences de S¹ 19, s. v° *hün* et de S² 275, s. v° *pu*.

69° *hüni* « fumée », Hs 177, 242; *hünin*, « fumée », Hy I: *füni*, Yy 74; *هني* *hüni*, « fumée », M 117. On pourrait aussi lire *huni*, *hunin*, *füni*. Le mot n'existe pas tel quel en mo. écrit, mais se retrouve dans šironyol *füni*, « fumée », Po 413 (où le rapprochement avec chinois *fen*, « brûler », est sans valeur), et dans le bouriate *ünin*, *ünen*, « fumée », Podg 81. *Hüni* (ou *huni*) se rattache sans aucun doute à la même racine que mo. écrit *uniyar* ou *üniyär*, « vapeur de brouillard, exhalaison », emprunté dans le yakout *unar*; les dictionnaires donnent les deux formes en *u-* et *ü-* pour ce mot, mais, comme l'adjectif *üniyärtü* (ou *uniyartu*) se rencontre au sens de « dégageant une odeur », il est assez probable que nous ayons affaire à la même racine que dans *hünür*, *hünür*, et qu'il faille donc lire en principe *hüni*, ce qui est confirmé par le bouriate. Dans Hy I, le mot pour « brouillard » est *moniyar*, à même suffixation que *uniyar* ou *üniyär*; il répond à mo. écrit *manan*, *manan*, *maniyar*, et le mot se retrouve dans les vocabulaires sino-ouïgours des Ming sous la forme *manan*; Yy 66 a *maniyar*; P 8 a *budañ*, mo. écrit *buldañ*, même sens.

70° *hünäsün* (mo. écrit *ünäsün*), « cendre », Hs 87, 265; *هناسون* *hünäsün* dans M 153; *hünisü*, Yy 74; *hünäsü*, Yy 73; cf. šironyol *χunisä*, *funisä*, Po 414; dabur *χünzy*, « cendre », 154. La parenté avec goldi *puñakta*, olča *pünñχte* est bien indiquée dans R 7, qui rapproche encore Ienissei-ostiak *funen*.

Ajouter negidal *χulaptan*, *hulöptön*, etc., de S¹ 20 et S² 276. M. Schmidt fait encore intervenir à bon droit ma. *fuleigi*; y joindre jučen des Ming *fon-lei-ki* (**fulegi*).

71° *hüldä-* (mo. écrit *ülldä-*), « poursuivre », Hs 56, 193, 195.

72° *hümägäi* (mo. écrit *ümägäi*, *ümügi*), « puant », Hs 152.

73° *hü'ü-*, « pourrir, être pourri » (en parlant d'un œuf), Hs 276. En mo. écrit, « pourrir » s'exprime par un verbe dénominal tiré de *ümägäi*, *ümügi*. Peut-être avons-nous ici (mais avec une faute de texte?) la racine même d'où *hümägäi* est sorti. Dans M 117, il y a un verbe *هوجبا* *hujaba* ou *hüjābā*, « puer », dont l'éditeur n'a su que faire; mais il me semble qu'il faut lire *hüjābā* et que ce verbe *hüjā-* est identique à *üze-*, « puer », employé dans plusieurs dialectes bouriates, Podg 62. Notre *hü'ü-* lui est vraisemblablement identique, encore qu'on ne voie pas de correction graphique qui s'explique; peut-être *hüjābā* est-il **hüjābā* pour **hü'üjābā*?

74° *hürü-* (mo. écrit *ürü-*), « polir (en frottant, en usant) », Hs 169 (2 fois). Cf. olča *pori*, goldi *poriuri*, ma. *fumbi*, S² 274.

75° *hükdärä-* (mo. écrit *ügdärä-*), « avoir une rechute (de maladie) », Hs 175. Cf. ma. *fukdere-*, même sens. L'initiale *h-* montre que le mot est décidément indépendant de la racine *ög-*, « donner », *ögtä-*, « être donné », qui ne comporte pas d'*h-* initiale dans Hs et en 'phags-pa.

76° *hülürigä'ül-*, « être à demi éclairé, être dans une demi-obscureté », Hs 193 (*gal-iyar hülürigä'ültälä*).

77° *hükär* (mo. écrit *ükär*), «bœuf», Hs 100; *hügär*, «bœuf», Hy I; *hükär*, «bœuf», Yy 72; *hükäcin* (mo. écrit *ükärcin* et *ükärçi*), «bouvier», Hs 232; *hügäci*, «bouvier», Hy I; *hükärçi*, «bouvier», Yy 71. L'*h-* initiale de *hükär* est de prime abord assez embarrassante; elle n'a été notée ni par Kirakos, ni par M 122; on ne la retrouve ni dans P 31, ni en dahur ou en solon (I 59), ni au Šironyol ou en šera-yögur (Po 411; Ma 63). En fait, M 122 a d'ailleurs *öküz* ou *ögüz*, écrit *öküz* ou *ögüz* dans l'édition turque de 1924, c'est-à-dire qu'il donne le mot turc et non le nom mongol (dans le vocabulaire turc d'Ibn Muḥannā, éd. Melioranskii, p. 070, on a aussi une fois *öküz* ou *ögüz*); comme les *h-* initiales étaient tombées de bonne heure en turc (si elles y ont jamais existé), l'absence d'*h-* n'aurait ici d'importance que si la leçon primitive du vocabulaire arabo-mongol était *ükär*, changé en *öküz* ou *ögüz* par un copiste qui savait le turc. Quoi qu'il en soit, l'*h-* initiale se retrouve dans un groupe de parlers tongous, qui ont vraisemblablement emprunté le mot au mongol : nerè. *hokör*, *kukur*; bargu. *kukür*; région de Yakutsk *hükur*; lamut *χukun* (cf. Grube, *Gold.*, 55); à côté de cette dernière forme, il faut placer encore une forme à *-n* finale, mais sans *h-*, *okun* ou *ukin* (Grube, *ibid.*). Le groupe tongous de Mandchourie ou voisin de la Mandchourie, allant de goldi *yaxä* à ma. *ihan*, s'il se rattache à la même origine, est beaucoup plus aberrant, et on n'y retrouve pas le *p-* initial qu'on attendrait en goldi en cas d'origine commune; toutefois il y avait assez probablement une spirante labiale initiale (sonore) en jučen des Ming, d'après la transcription *wei-han*, soit **vihan*. Negidalogus, comme le dit S 28, est emprunté au yakout. Les formes turques et mongoles sont rassemblées dans Gombocz, *M.S.F.O.*, XXX, 111.

78° *hyürü* (mo. écrit *jürü*), «entêté», Hy II a 12 r°. Ce

mot est seul de son genre, en ce sens que, prononcé *jürü* comme en mo. écrit ou **jürü* comme ce fut peut-être le cas, au moins dialectalement, à une époque plus ancienne, il ne commence pas par une voyelle, mais par une semi-voyelle ou par une occlusive. Le mot même qui transcrit la première syllabe se lit en chinois du Nord *hiue* ou *hiu* (*asaug*), mais la restitution, qui ne prête pas au doute, amène à le lire *hiue* dans le cas présent; rien ne permet de supposer une faute de texte dans la transcription. J'ignore quelle peut être ici la valeur réelle du *h-* de transcription.

79° *köjimösün* ou *köimösün*, «bas de feutre», Hy I; *hoimusu*, «bas», Yy 76; mo. écrit *oyimusun* ou *oyimasu*; *oyimasun* ou *öyimösün* dans P 17; *oyimasun* en kalmouk; pron. mong. mod. *ömesö*, *ömös*, *ömoso*, *öimut*, Ru 115; bouriate *oimayan* (= *oimasan*), *oimoyun* (= *oimosun*), Podg 331. En réalité, nous n'avons pas affaire ici à une chute d'ancienne explosive gutturale initiale; le *k-* de Hy I n'est que la notation d'une forte aspiration qui a été entendue comme une explosive, et il faut rétablir **höjimösün*. Le mot se retrouve en effet dans M 153, où on ne l'a pas reconnu. Les manuscrits écrivent *هیماسون* *hīmasun* ou *هیماسون* *himasan*, traduit par *جورب* *jurb*, pluriel de *جراب* *jurāb*, bien connu sous la forme osm. *çorab*, *çorap* au sens de «bas» (Radlov dit que *çorap* vient du persan, mais le mot ne semble pas persan d'origine; pour son emprunt dans les langues de l'Europe du Sud-Est, cf. Miklosich, *Denkschr. d. k. Ak. d. W.*, phil.-hist. Cl., t. XXXIV, p. 279). Melioranskii a rapproché du mot donné par ses manuscrits le mo. *kimusun*, «ongle, griffe», qui ne va ni pour la forme ni pour le sens. Il faut probablement vocaliser *هیماسون* *höyimasun* ou *höyimäsün*, et nous avons certainement là le même mot que dans Hy I. L'existence ancienne de *h-* nous est d'ailleurs confirmée par

ma. *fomoci* ou *fomuçi*, « bas de feutre ». Le juçen *ou-tch'e* (**üci*), « bas », ne doit pas être à corriger en *ou-mou-tch'e* (**fumuçi*), mais se rattache peut-être à ouïgour *uçoq* (= *uçuq*?) indiqué pour « bas » dans le texte usuel du Bureau des Interprètes des Ming; le vocabulaire ouïgour de la collection Morrison a par contre *uy*, qui est identique à tel., alt., etc. *uy*, « bas de feutre ». La leçon juçen *fou-tch'e* (**füci*) me paraît appuyée par coréen *pe-syen* (*pösön*), « bas ».

*
**

J'ajouterai ici quelques mots qui ont une *h-* dans le vocabulaire arabo-mongol et qui ne se sont pas rencontrés jusqu'ici dans les transcriptions chinoises.

80° *habarba*, *hābārbā*, traduit par *شكر*, « remercier, rendre des actions de grâce », M 117; éd. turque de 1924, *هَبْرَبَا*. Je ne sais que faire de ce mot; le mot mongol usuel est *ačila-*, dérivé de *aci*, qui est un ancien *haci* (cf. n° 3); mais on ne peut lui ramener « *habar-* » de « *habarba* ». Peut-être faut-il lire **hālbāribā*, de **hālbāri-*, mo. écrit *ālbāri-*, « montrer de la gratitude à ses parents », mais rien ne montre jusqu'ici que ce mot ait autrefois comporté un *h-*.

81° *hitkābā*, traduit par *انقطع*, « être coupé, être détaché », M 117; éd. turque de 1924, *اَطْلَبَا* *atulba*, var. *هَتَكَبَا*. Malgré le passif arabe, je ne doute pas qu'il faille lire *hitkābā* en adoptant des lectures *هَتَكَبَا* et *اَطَكَبَا*. C'est le mo. écrit *āsgā-*, « couper », qui est écrit *ātkā-* dans Hy I, et est encore prononcé *etqā-* par les Mongols d'Afghanistan (Ramstedt, *Mogholica*, p. 27). On remarquera toutefois que Hy I n'a pas l'*h-* de M 117.

82° *husan*, *hūsān*, traduit par *قيع*, « pus », M 117; éd. turque de 1924, *هوسن*. Melioranskii a songé à *usun*, « eau », mais ce dernier mot est écrit *اُصُون* *usun* dans M 125, sans *h-*, et n'en comporte d'ailleurs pas non plus dans les transcriptions chinoises (cf. toutefois ce qui est dit *infra* pour le šera-yögur). Le mot mongol pour « pus » est mo. écrit *idää*, aujourd'hui prononcé *idē*, qui paraît exclu ici. On a vu plus haut, sous le n° 73, un verbe *hü'ü-* et *hūjā-* (ou **hü'üjā-*, **hūjā-*), « pourrir »; peut-être *hūsan* (ou **hūsān* < **hü'ūsān*) se rattache-t-il à la même racine.

83° *haijuya*, traduit par *سفينة*, « navire, vaisseau », M 118; éd. turque de 1924, *هَيْجِنَا*. Le mot constamment employé en mongol pour « navire, barque » est *onyoča*, qui a aussi le sens d'« auge »; ni dans les inscriptions phags-pa, ni dans Hy I, où il est écrit *onqāča*, il ne comporte d'*h-*; il ne semble donc pas qu'on doive chercher à lui ramener *haijuya*.

84° *hilyat*, traduit par *فال*, « présage », surtout « présage favorable », M 118; de même dans l'édition turque de 1924, avec autre leçon *هَيْلَغَب* *hilyab*. Phonétiquement, on songerait à un dérivé de mo. *ilya-*, « examiner, choisir », qui se retrouve aussi dans turc *ilya-*, *ilyā-* et dans ma. *ilya-*; mais la forme est un peu surprenante, le sens ne va pas très bien et le mot n'est pas attesté. Je ne me rappelle pas actuellement si le verbe *ilya-* se rencontre dans Hs: s'il y est, je ne pense pas qu'il y comporte une *h-*; l'absence de *f-* initial en mandchou ne ferait pas difficulté, car le mot est vraisemblablement emprunté. Mais mon impression est que nous avons plutôt affaire ici à une forme dialectale correspondant à mo. écrit *irua*, « signe, présage »; à côté de *iruaci*, *irōci*, « devin », le mo. écrit connaît aussi *iru'aci* et *iru'alcin*; cette dernière forme ra-

mène à un substantif *iru'al*, et *iru'al*, en mongol écrit, est une variante de *iru'ar*, «fond»; or on a vu sous le n° 26 que *iru'ar* est un ancien *hiru'ar*; *irua* du mongol écrit serait ainsi un ancien **hirua* ou *hiru'a*, dont **hilyyat* (ou **hilyyab*) serait une forme dialectale. Il semble qu'on ne doive pas relier *irua* à *iru'ä*, «prier», qui est d'ailleurs un ancien *hiru'ä*; cf. *supra*, n° 25.

85° *هَيُوبَا* *huyuba*, *häyübä*, *hoyoba*, *höyöbä*, traduit par *اغلق*, «fermer (une porte, etc.)», M 118; éd. turque de 1924, *هَيُوبَا* *hayuba*, *häyübä*. Le mot mongol usuel pour «fermer» est *qu'a*. On ne peut songer à un **hüyü*- qui s'apparenterait à *ä'üdän*, *üde*, «porte», car *ä'üdän* est écrit dans Hy I sans *h*-initiale.

86° *هَبْ* *hap*, traduit par *سحر*, «sorcellerie», dans M 152; *هَبْ* *hab*, dans l'édition turque de 1924; *هَبْجِي* *habci*, traduit par *سحار* *sahār*, «sorcier», dans l'édition turque, p. ۲۲۷ (c'est là un des mots assez nombreux qui manquent aux manuscrits qu'a connus Melioranskii). Melioranskii a hésité entre *ab*, «procédé d'attirance, enjôlement» (son *нечыръ* paraît être une inadvertance pour *исчуръ*), et *gab* dans *gab gasal*, «imprécation, exorcisme». La phonétique exclut le second. Quant à *ab*, le mongol écrit ne le connaît pas, mais il existe en kalmouk avec le sens indiqué plus haut. En ture alt., *šor.*, *leb.*, *koib.*, il signifie «hypocrisie, flatterie», et en ture alt. *apci* signifie «flatteur». Mais le sens précis de «sorcellerie» a survécu pour *ab* en bouriate, avec les dérivés *abtai*, «qui fait de la sorcellerie», et *ablaxa-*, «se livrer à la sorcellerie», Podg 127, et en yakout, où le dictionnaire de Pekarskii (I, 122-123 et 125) indique *ap*, «sorcellerie», et *aptāx*, «sorcier».

87° *هَرُغَبَا* *horyaba*, traduit par *هرب*, «se sauver», dans M 152; plus correctement *هَرُغَبَا* *horyoba* dans l'édition de 1924. C'est le mo. écrit *oryo-*, «se sauver»; cf. *supra*, n° 5.

88° *هَيْبَا* *hyuba*, traduit par *سَدَّ*, «obstruer, boucher», M 153; *هَيْبَا* *hubaba* et *هِيْمَا* dans l'édition turque de 1924. Melioranskii a corrigé en *هَيْسَبَا* *hüsibä* pour y retrouver mo. écrit *küsi-*. «barrer le chemin à»; cette correction, graphiquement possible, est phonétiquement inadmissible. Je ne trouve pas de solution satisfaisante.

89° *هَوَقَار* *hoqar*, traduit par *قصير*, «court», M 153; éd. de 1924, *هَوَقَر*; *oqor* dans Hy I; mo. écrit *oqor* et *aqor*; *هَقْرَطَبَا* *haquratba*, traduit par *قصر*, «être court», dans M 153; éd. de 1924, *هَقْرَبَا* et *هَقْرَطَبَا*; mo. écrit *aqurat-*. Malgré les flottements vocaliques, il faut, je crois, adopter en principe *hoqor* et *hoqorat-*. Quant à l'*h*-, malgré son absence dans Hy I, elle est, je crois, justifiée, car, même à ne pas faire entrer en ligne de compte dahur *wakür* (I 64), on a šironyol *χukur* à côté de *ukur* et de *χur*, Po 415, et d'ailleurs *hoqor* doit se rattacher à ju'èn *fu-hono-lo* (**foxolo*, **foxolo*), ma. *foxolon*, «court».

90° *هَلْغَا* *halya*, traduit *مطرقة*, «marteau», M 153; de même dans l'édition de 1924. Il faut lire *هَلْغَا* *haluya*, mo. écrit *aluya*. C'est un des beaux mots étudiés par R 3 et S¹ 20, S² 272, qui ont montré son équivalence à oroč. *χalukä*, goldi *paloa*, ju'èn ancien *p'o-lou* (**polu*), ma. *folyo*, *folxo*. M. Ramstedt fait en outre intervenir ture *balqa*, et sans doute avec raison, ce qui pose à nouveau la survivance sporadique en ture, sous forme *b-*, de l'ancienne initiale labiale sourde généralement amuie.

91° *هولا hula*, traduit *حراق*, «amadou», M 153; de même dans l'édition de 1924; *hula*, «amadou», Yy 79; mo. écrit *uula, ula*; pron. mod. *ula*, Ru 132; bouriate *ulū*, Podg 308. Cf. ma. *fenexe*, «amadou».

92° *هيسنى his'ni*, traduit *عروه*, «anse», éd. turque de 1924, p. 110; c'est un des mots qui manquent aux manuscrits de Melioranskii. Lire *هيسى hisi* ou *هيشى hisi*, mo. écrit *āsi* (< *āsi*) et *isi* (< *isi*), «anse» et «manche». Déjà étudié dans R 4 et S² 275; répond à kondogir *hōsin*, goldi et olča *pōsi*, bas-Amour *fosi*, ma. *fesin* et *fešen*, «poignée». Le rapprochement de R 4 avec turc *ās-* de *āski*, «vieux», etc., est moins sûr.

On trouve en outre dans M 116 un *ميسى masi, māsi*, traduit par *نصاب*, «manche (de couteau)». Mais l'édition turque, à côté de *مسى*, indique une leçon *هستى*; je ne doute guère qu'il faille lire *هيسى hāsi* (ou *hāsi*), et que nous ayons ici encore le même mot.

93° *هشبا hūšbā* (?), donné comme variante à côté de *اوقبا oqaba* (bouriate *oxo* < *ogo*-, «s'accoupler») de M 125, traduit *جامع*, «s'accoupler» (j'ai de même entendu *oxur* comme désignation des «rapports sexuels» dans le parler d'un Mongol originaire des montagnes au Sud de Touen-houang). Le mot du vocabulaire arabo-mongol m'est inconnu. Peut-être faut-il lire *هشبا hūšbā* = mo. écrit *ā'ūris-*, mais qui, d'après Kovalevskii, est un terme grossier s'appliquant à la saillie de l'étalon.

94° *هوسون husun*, traduit *منى*, «sperme», édition turque de 1924, p. 114; manque aux manuscrits de Melioranskii. Je n'indique guère ce mot que pour mémoire. Le nom usuel du sperme en mongol est *dusul*, mot à mot «goutte», et j'incline à penser qu'il faut corriger ici en *دوسول dusul*.

95° *هيلگان hilgän* (?), traduit *معلق*, mot à mot «chose suspendue». Malgré l'ambiguïté du terme arabe, comme le mot apparaît dans une énumération de viscères, après le foie, le poumon, le rein et la rate, et avant le cœur, la bile et les intestins, il doit bien s'agir ici aussi d'un viscère, et je ne vois pas d'autre hypothèse que de considérer *هيلگان hilgän* comme une seconde mention du «foie», déjà indiqué quelques mots auparavant sous la forme *هيلگا hilgā* ou *hilägā*, pour rendre l'arabe *كبد*, «foie». On a vu plus haut, n° 14, que les transcriptions chinoises écrivent aussi bien *hāligän* que *hāligā*, mo. écrit *āligän* et *āligā*.

96° *هيجمى hij'mi* (?), traduit *حيية*, «petit serpent», éd. turque de 1924, p. 104; le mot manque aux manuscrits de Melioranskii qui ont par contre, dans ce même paragraphe (p. 84), *حيية*, «serpent», rendu en mongol par *ييلان yilan*, «serpent»; mais *yilan* est turc et non mongol. En outre, le mot se trouve dans une section qui est consacrée à l'homme, non aux animaux. Il semble que le mot arabe ait été pris avec une valeur spéciale et qu'un lecteur, ne le comprenant plus, l'ait retraduit en mongol par le mot turc répondant à son sens usuel de «serpent»; *hij'mi* serait alors la leçon de la rédaction primitive, mais j'ignore quel mot mongol elle peut représenter.

*
* *

La présente liste, encore toute provisoire, fournit ainsi près de cent mots qui, au XIII^e et au XIV^e siècle, se prononçaient encore en mongol avec *h-* initiale. Parmi eux se trouvent presque tous les mots pour lesquels M. Ramstedt avait supposé une ancienne labiale sourde initiale, et, dans tous les cas nouveaux

où il m'a été possible de proposer des équivalences avec le goldi et le mandchou, *h-* des transcriptions chinoises ou arabopersanes répond bien à *p-* du goldi, *f-* du mandchou. Mais, déjà au XIV^e siècle, cette *h-* mongole, que l'écriture ouigouro-mongole ne pouvait noter, était quelque peu en voie de disparition; telle doit être l'explication de la divergence entre *hūkū* (= **hūtkā*) de M 117 et *ūlkā* de Hy I, «couper», *hōgar* (= *hōgor*) de M 153 et *ogor* de Hy I, «court», peut-être aussi *hūkār* de Hs et Hy I et *ōkūz* (corr. de *ūkār* ou *ūkūr*?) de M 122, «bœuf». Aujourd'hui ces *h-* initiales ont disparu de la prononciation mongole, aussi bien dans la Mongolie proprement dite que chez les Bouriates de Sibérie, les Kalmouks de la Volga ou les Mongols d'Afghanistan. Les prononciations occasionnelles modernes du type *hirgen* pour *irgen* (mo. écrit *irgän*), «peuple» (sur lesquelles cf. Ramstedt, *Sravnitelnaya Fonetika*, p. 44), sont d'apparition secondaire, tout comme dahur *yundür* de I 61 en face de mo. écrit *ündür*, «haut», qui ne comporte pas d'ancienne *h-* initiale; on peut les comparer à celles qui sont dire en turc du Turkestan chinois *höl* pour *öl*, «humide», ou *har-* pour *ar-*, «se fatiguer». Nous n'en devons donc attacher qu'un plus grand prix aux transcriptions chinoises et arabopersanes, ainsi qu'aux inscriptions 'phags-pa, puisqu'elles sont à peu près seules à nous fournir un élément désormais essentiel des comparaisons étymologiques entre les langues mongoles et tongouses, et aussi probablement entre ces langues et les langues turques. A ces sources limitées, mais sûres, il convient cependant d'en ajouter une autre, plus abondante peut-être, mais encore à peine connue; je veux parler du dialecte mongol dont se servent les Mongols du Šironyol et les Šera-Yögur, au Kan-sou. Les seuls vocabulaires que je connaisse de leur dialecte sont ceux qu'ont publiés Potanin et le colonel (aujourd'hui général) Mannerheim. Dans les transcriptions de ces deux voyageurs, il n'y a pas en principe de différence entre

$\chi = *g$ et $\chi = *h$ (Potanin les rend tous deux par $\chi-$, Mannerheim par *h*)⁽¹⁾; il en est généralement de même dans les transcriptions du dahur dont a disposé Ivanovskii, et les transcriptions chinoises du XIV^e siècle notaient aussi, un peu par la force des choses, cette *h-* comme l'*h-* de nos transcriptions européennes du chinois, qui est en réalité un $\chi-$ dans la Chine du Nord. Mais l'alphabet 'phags-pa, plus riche, notait ces *h-* par une *h-*, toute différente de son *g-* représentant en mongol moderne *q-* ($\chi-$) ou $\gamma-$, suivant les cas; et le vocabulaire arabo-mongol réserve aussi son *h-* à ces *h-* aujourd'hui amuies⁽²⁾.

(1) Il ne faut pas oublier que Potanin transcrit en alphabet russe, où l'*h* n'existe pas, et le général Mannerheim avec l'alphabet latin, qui n'a pas de χ .

(2) Par contre, lorsque les écrivains musulmans n'ont pas simplement transcrit la forme contractée des mots mongols à $\gamma-$ ou $g-$ en valeur de $\chi-$, ils ont transcrit ce $\chi-$ par *h-*, au lieu que le 'phags-pa et le chinois laissent un hiatus. C'est ainsi qu'on trouve dans M 149 كُهَبَا (*lire* كُهَبَا) *kühābā*, «gonfler», mo. écrit *kūā-*; كِهِير *kihīr*, «bai», mo. écrit *kāār*; كَهِيرَا *kāhīrā*, «désert», mo. écrit *kāārā*, etc. Je ne connais qu'un cas où l'écriture 'phags-pa emploie un *h-* intervocalique; c'est dans *ihā'āl* ou *ihū'ān*, mo. écrit *ibā'āl*, «protection», et les transcriptions de Hs et de Hy I (*ihā'ā*, Hs 145, 163, *ihā*, Hs. 201, Hy I, mo. écrit *ibā'ā*, «protéger») sont d'accord avec le 'phags-pa; prononciations modernes *iwel*, *iwäl*, Ru 86; bouriate *ibēn*, Podg 100. En outre, un autre mot à *h-* intervocalique se rencontre dans Hy I; c'est *jihiyin*, «violet». Ce mot ne paraît pas avoir survécu en mongol, mais je crois le retrouver dans le turc des XIV^e-XV^e siècles. Par analogie avec mo. *ihā'āl* = mo. écrit *ibā'āl*, nous sommes fondés à supposer que mo. *jihiyin* est pour un plus ancien **jibiyin* (< **jibīn*, **jibigin*). Or, dans la partie turque des vocabulaires d'Ibn-Muhannā, il y a un mot إِيكِي *ipākin*, «violet» (remplacé dans l'édition turque de 1924, p. 168, par le mot bien connu يَغِير *yayiz*, «brun foncé», qui correspond, je pense, à mo. *jā'ardā*, même sens). Melioranskii (*Arab filolog o tureckom yazıke*, Saint-Petersbourg, 1900, p. 076) a supposé que *ipākin* était un dérivé persan du turc *ipāk*, «soie»; je n'en vois pas la raison. Cet *ipākin* (à lire vraisemblablement إِيكِي *ipkū*) est certainement identique à *ipchin* (phonétiquement = *ipkin*), «violet», du *Codex Comanicus* (éd. Kuun, 108), tiré à tort du persan *āb-gūn*, «couleur d'eau», par Kuun; Radlov n'a pas commenté le mot dans *Das türkische Sprachmaterial des Codex Comanicus*, p. 18, et il ne paraît pas l'avoir recueilli dans son grand dictionnaire. En outre, il faut

Potamini et le général Mannerheim n'étaient pas des linguistes; je n'oserais affirmer que, dans la prononciation actuelle des Mongols du Šironyol et chez les Šera-yöğur, les anciens *h-* et *ɣ-* soient absolument confondus en *χ-*. Mais, à laisser de côté quelques cas isolés et certaines divergences individuelles dans les notations⁽¹⁾, les mots qui ont *χ-* dans ces dialectes mongols du Kan-sou pour des mots que le mongol écrit et les autres dialectes mongols ne connaissent qu'avec une initiale vocalique, sont bien les mêmes que ceux qui nous sont connus par les sources des XIII^e et XIV^e siècles comme ayant eu anciennement une *h-* initiale, *harban*, *hoi*, *hon*, *hodun*, *hula'an*, *hünägän*, *hünäsün*, *hürä*, *hüni*. Même cette ancienne *h-*, dans un des dialectes du Šironyol tout comme à une époque plus ancienne dans le dialecte de la Mongolie orientale de *Yy*, s'est renforcée en plusieurs cas en *f-* devant voyelle labiale, par un phénomène analogue à celui qui, en chinois, fait par exemple pro-

sans doute en reconnaître un dérivé dans le *yipkinli*, «le pourpre», du ture karaim. Enfin il y a dans le vocabulaire sino-ouïgour usuel du Bureau des interprètes des Ming un mot *šibgin* (ou *šipkin*), «violette», déjà relevé par Klaproth et Radlov; mais le vocabulaire sino-ouïgour de la collection Morrison, aujourd'hui à la School of Oriental Studies, écrit *yi-pou-k'in*, c'est-à-dire *ipkin* ou *yipkin*. L'analogie de ture *ip* et *yip* «fil», *ipar* et *yipar* «parfum», etc., ainsi que le *yipkinli* karaim rendent bien vraisemblable que *ipkin* est issu de *yipkin*, ou tout au moins a eu un doublet *yipkin*; *šipkin* (ou *šibgin*) < **šipkin* en est une prononciation dialectale, qui ne peut s'expliquer par *ipkin*. Mais on connaît les nombreuses correspondances tu. *y-* = mo. *j-*. Je tiens donc pour pratiquement sûr que mo. *jihiyin* (< **jibigin*) est bien le même mot que ture *ipkin*.

⁽¹⁾ Le général Mannerheim a entendu une *h-* en šera-yöğur dans *henegin*, «renard», au lieu que Potamini écrit *enegeu*; vu nos sources du XIV^e siècle et la prononciation dahur moderne, le général Mannerheim a sûrement raison. Mais on peut hésiter entre le *χsun*, «lait», de Potamini et le *sün*, *sü*, «lait», de Mannerheim, *sün* ne comportant naturellement pas d'ancienne *h-*. Il semblerait qu'au moins quelques-unes des anciennes *h-* fussent amuies, puisque, pour *hüsün*, «cheveux», Potamini a entendu *usun* et Mannerheim *sun*. Par contre, quelques *h-* initiales secondaires ont dû apparaître, car tous deux écrivent *χsun* pour *usun*, *usu*, «eau» (cf. cependant *supra*, n° 82, si le *husun* de M 117, «pus», était tout de même *usun*, «eau»).

noncer l'u-lam (*u* = ou français) par les gens du Hou-nan le nom même de leur province⁽¹⁾. D'autre part la survivance même de mots comme *hüni*, ignorés du mongol moderne, montre que ces dialectes mongols du Kansou sont aussi archaïques au point de vue du vocabulaire qu'à celui de la phonétique. Il est à souhaiter que nos confrères russes, qui comptent parmi eux le plus grand nombre de mongolisants, sans compter des collaborateurs mongols entraînés aux recherches linguistiques, délèguent au Kan-sou l'un d'entre eux pour une étude systématique de ces dialectes qui promet d'être très féconde⁽²⁾.

*
* *

⁽¹⁾ Par là, *hula'an* (mo. écrit *ulayan* = *ula'an*), «rouge», donne *fulyan* dans un des dialectes du Šironyol et redevient presque identique à ma. *fulgyan* (écrit *fulgiyan*). Mais il ne saurait être question d'invoquer cet exemple pour renverser la thèse de M. Ramstedt, que je fais mienne, et supposer que ma. *f-*, goldi *p-*, sont des renforcements successifs d'une *h-* primitive, dont l'origine resterait d'ailleurs mystérieuse. La généralité du phénomène, pour les mêmes mots et pour eux seuls, sur l'ensemble du domaine des langues mongoles et tongouses, oblige à accepter que les changements se soient produits dans l'ordre indiqué par M. Ramstedt et par moi. Le fait que l'*f-* du Šironyol ne se trouve que devant une voyelle labiale suffit à éclaircir son origine secondaire. J'ajoute que, dans un cas que je n'ai pas eu l'occasion de mentionner jusqu'ici, cette *f-* des Mongols du Šironyol apporte une belle confirmation à une des équivalences proposées par M. Ramstedt. Dans un de leurs parlars, on dit *kü fülina*, «le vent souffle». *Kü* est naturellement mo. écrit *küi*, «vent»; quant à *fülina*, il correspond à mo. écrit *üliyä-*, «souffler», kalm. *ül-*. Or, dans R 7, *üliyä-* est déjà rapproché de dahur *χul-*, ma. *fulgiye-*; le dialecte du Šironyol confirme que c'est bien un ancien *hüliyä-*. Un *f-* de ces dialectes du Šironyol est toutefois aberrant; c'est celui de šironyol *šukö*, *šukoni*, *fuke*, *uko*, šera-yöğur *iške*, «grand», Po 411, = mo. écrit *yäkä*. Mais ce mot a toujours eu des formes surprenantes; le phags-pa l'écrivait *yekä* (non *yäkä*); mong. moderne *yeχe*, *yéχé*, *yixe*, *yöχé*, *yix*, *yux(ö)*, *yeχö*, Ru 100; bouriate *yeχe*, *ixe*, Podg 15; dahur *χige*, *yige*, *šige*, I 59; Mongols d'Afghanistan *ikä*, *ekä*.

⁽²⁾ Sauf deux exceptions, j'ai laissé provisoirement de côté dans le présent article les transcriptions de noms de personnes. Les explications des noms mongols qu'on trouve dans les notes de la traduction de Rašidu'd-Din due à Berezin, et qui étaient souvent fantaisistes ou très hypothétiques, nous appa-

Si l'étude des transcriptions anciennes du mongol dans les écritures chinoise, 'phags-pa et arabe permet de confirmer dans la plupart des cas les équivalences proposées par M. Ramstedt, il en est quelques-unes pour lesquelles ces transcriptions soulèvent certaines difficultés. Ainsi, mo. *aral* a le triple sens de «fle», «brancards» et «traîneau». Dans R 3, mo. *aral*, rapproché de turc *ara*, «espace intermédiaire, ce qui est au milieu», est considéré comme identique à goldi *para*, «traîneau», ma. *fara*, «traîneau» et «brancards». Le rapprochement est évidemment très séduisant, mais se heurte à une difficulté. Le mot *aral* se trouve dans Hs au sens d'«fle» (entre autres Hs 282 dans Kōdā'ā-aral, l'île inculte, nom de l'endroit où Hs a été rédigé en 1240) et dans Hy I au sens de «brancards»⁽¹⁾; toujours il est écrit *aral* et non **haral*. Les emprunts possibles entre turc et mongol, mongol et langues tongouses, ne sont pas clairs pour ce mot. Sans entrer dans le détail d'une discussion, il se peut que (sous l'influence du turc *ara* et d'emprunts du type de mo. *aračila*?) l'*h*- initiale d'*aral* < **haral* soit tombée en mongol dès avant le XIV^e siècle⁽²⁾.

raissent en outre aujourd'hui comme viciées par l'omission, dans les transcriptions et les explications de Berezin, des *h*- initiales que Bašidu'd-Din notait régulièrement. Mais c'est là un sujet vaste et complexe, que je ne veux pas traiter ici. Je signalerai seulement que, tout comme les écrivains musulmans, Hs 264 écrit Hindu (plur. Hindus) pour le nom des Hindous, et Hindu, avec *h*-, se retrouve dans les transcriptions chinoises de l'époque mongole. Mais il s'agit ici seulement d'un emprunt prouvant à nouveau que les Mongols du Moyen Age prononçaient bien l'*h*- omise par l'écriture ouigouro-mongole.

⁽¹⁾ Dans Hs, le mot pour «brancards» est différent; il est transcrit *kilügü* (Hs 56; = *kilgü* ?), *kilügü* (Hs 177; = *kilgü* ?), *kilgün* (Hs 186, 200): peut-être faut-il le rattacher au verbe *käl*-, «atteler», qui a donné mo. écrit *kälhüri*, «brancards [de charrette à bœufs]», encore que *käl*- apparaisse bien sous la forme *käl*- et non **käl*- dans Hs.

⁽²⁾ Des cinq exemples de R 3 pour «Ursprache» **pa*- ou **za*-, deux ont été nettement confirmés plus haut par leurs anciennes *h*- (*haluqa*, «marceau», n° 90, et *halayan*, «paume», n° 11); un troisième, *aral*, vient d'apparaître probable; je n'ai pas actuellement, dans les transcriptions anciennes, d'exemples pour la série *ajira*-, «séparer, détacher», non plus que pour *araiya*, «bal-

L'équivalence goldi *po*, «quelques-uns, beaucoup», *pōan*, «maint», okhotsk *loya*, «beaucoup» (ajouter olča *puayi*, «quelques-uns», de S² 275), avec mo. *olan*, «beaucoup» (R 5) n'allait pas de soi; or Hs, Hy I ont toujours *olan*, M 1 25 *olan*, sans *h*-; l'exemple me paraît donc à supprimer.

*
* *

La date des changements phonétiques qui ont amené la disparition de **p*- ou **φ*- dans les langues turques et mongoles est difficile à déterminer, mais nécessairement très ancienne. D'après M. Ramstedt (R 9), «der schwund des *p*-lautes im anlaut im mongolischen und im türkischen ist demnach das ergebnis einer vormongolisch-vortürkischen entwicklung **p* > **f*, **φ* > **h* > o, die zeitlich so alt wie möglich ist und vermutlich im türkischen noch älter als im mongolischen». On a vu que je suis en gros d'accord avec ce raisonnement, sous cette réserve toutefois que l'évolution n'était pas encore achevée en proto-mongol, puisque, dans le mongol des XIII^e et XIV^e siècles, l'*h*- subsistait encore de façon générale dans la prononciation, et s'est même maintenue dialectalement au Kan-sou jusqu'à nos jours. L'affaiblissement progressif **p* > **f*, **φ* < **h*, ou seulement **f*, **φ* < *h* date vraisemblablement du turco-mongol commun, puisque l'*h*- avait déjà disparu dans le turc commun, au lieu qu'en mongol elle est à peine en voie d'annussement au XIV^e siècle.

Mais il résulte de là que les arguments tirés par M. Ramstedt de soi-disant vieux emprunts chinois sont sans valeur. Je ne parle pas des emprunts récents comme celui de chinois 法 *fa*, «loi», ma. *fafun* (? cf. *infra*), mo. *bā*; chinois 筆 *pi*, «pin-

con», ma. *faraŋya*, «treillage en avant de la maison ou de la porte»; pour *araŋya*, ajouter turc tob., kūr., bur., jagh. *aran*, malgré de légères variations sémantiques.

ceau», juçen des Ming *fei* (**fi*), ma., dahur *fi*; chinois *p'uo*, « canon », mo. *bū*, *bō*, turc koib. *pō*⁽¹⁾. Mais, aussi haut que nous puissions remonter, les seuls emprunts sûrs ou très vraisemblables qui aient été faits au chinois et puissent intervenir ici, turc *biti-*, mo. *bici-*, « écrire », dérivés de chinois *pi* (**piēt*), « pinceau »⁽²⁾, et ouïgour *baqsi* ou *baχsi*, mo. *baχsi*, ma. *fakši*, goldi *paχsi*, représentant assez probablement le chinois 博士 *po-che* (**pāk-dz'i*), « lettré savant »⁽³⁾, sont, de l'avis de M. Ramstedt lui-même, bien postérieurs à la disparition en turc et au passage à *h-* en mongol de l'ancien **p-* ou **φ-*⁽⁴⁾. Toutes les

⁽¹⁾ Le plus ancien terme mongol pour « canon » est dans Hy 1, où il est transcrit *orbu'ur* ou *ōrbū'ūr*. A la rigueur, ce pourrait être là l'aboutissement irrégulier du chinois *houo-p'uo*, « pierrier à feu, canon », par l'intermédiaire d'une forme populaire **houo-eul-p'uo-eul*. Mais cette forme populaire n'est pas attestée, et la chute du *h-* (= *χ*) chinois fait difficulté. Peut-être est-ce de ce *orbu'ur* ou *ōrbū'ūr* que le *ūkar bō*, « canon » (mot à mot : « hō à hœuf »), de Kovalevskii 1156 est sorti, par étymologie populaire.

⁽²⁾ M. Ramstedt part du *biti-* des textes du VIII^e siècle; mais le mot nous est attesté en langue des Wei (dialecte turc ou mongol) dans un texte chinois écrit dès la première moitié du VI^e siècle, et qui vaut sûrement pour une époque sensiblement plus ancienne.

⁽³⁾ M. Ramstedt (R 9) tire *baqsi* du chinois 法師 *fa-che*, « maître de la loi », qui est un ancien **pi'ap-si*, ce qui suffit à montrer que cette étymologie est inadmissible (pour une transcription de *fa-che* au VIII^e siècle en écriture syriaque sous la forme *papsi* ou *phapsi*, cf. *T'oung Pao*, 1911, p. 665-668). L'explication par *po-che* a été proposée il y a quelques années par M. Schmidt et est assez probable. Je n'ai pas fait ici état de turc et mo. *burqan*, *burçan*, « Buddha », car, malgré plusieurs études, la question reste obscure, et il n'est pas établi que le mot soit un composé dont la première partie serait empruntée au chinois. Même en cas d'emprunt, la situation serait la même que pour *biti-* et *baqsi*.

⁽⁴⁾ Il y a cependant une difficulté, posée par les transcriptions de mots des Wei dans le chapitre 57 du *Nan ts'i chou*. Le mot pour « secrétaire » est écrit 比德真 *pi-tō-tchen* (**pi-tək-t'šien* ou **b'ji-tək-t'šien*) et ne prouve rien par lui-même, puisque 比 *pi* a eu anciennement deux prononciations, l'une à initiale sourde, l'autre à initiale sonore; en fait, ce caractère a été employé avec ses deux valeurs dans la transcription de mots sanscrits, et nous ne savons si la transcription représente ici **pitākēin* (**pitākēin*) ou **bitākēin* (**bitākēin*); ce vieux mot des Wei a passé ensuite en ouïgour, en mongol et en

autres étymologies chinoises invoquées sont caduques. Je l'ai déjà signalé sous les n^{os} 45 et 64 pour des étymologies fantaisistes que M. Ramstedt trouvait dans Zakharov. J'ajouterai que, d'une façon générale, tant dans ce travail-ci que dans d'autres et en partie sous l'influence de M. Schmidt (qui a de nouveau multiplié ce genre d'équivalences dans S¹ et S²), M. Ramstedt parle trop volontiers de mots empruntés au chinois par les langues turques, mongoles et tongouses. Sans reprendre l'ensemble des étymologies chinoises ainsi indiquées

mandchou; le maintien de la labiale initiale est en faveur de **bitākēin*. Mais il y a un autre mot des Wei commençant par une consonne labiale; c'est 拂竹真 *fou-tou-tchen* (**p'iat-t'ük-t'šien*), « valets du service des relais postaux », qui suppose un original **pürtākēin* ou **fürtākēin*. A moins d'une mauvaise transcription, la langue des Wei aurait donc possédé une consonne initiale labiale sourde, qu'elle fût occlusive ou spirante. Ceci mettrait le turc hors de question, et on pourrait songer à une langue du type du mandchou, qui a encore *f-*. Mais des mots comme 乞萬真 *k'i-wan-tchen* (**k'iat-m'wan-t'šien*), **kelmārēin* ou *kālmārēin*, « interprètes » (cf. *kälāmāēi* [et non *kälāmēi*] de Rasidu'd-Din, dans *T'oung Pao*, 1914, p. 640; *talamaēi* [lire *calamaēi* = *kälāmāēi*] dans KEUX, *Codex Comanicus*, p. 106; *kalamaēi* de textes occidentaux d'origine arménienne; mo. écrit *kälāmārēi*; ouïgour des Ming *kälāmāēi*), ou 可薄真 *ko-po-tchen* (**k'ā-b'āk-t'šien*, ou à la rigueur **k'ā-pāk-t'šien*), **qabaqč'in* (**qabayč'in*) ou à la rigueur **qapayč'in*, « portiers », semblent bien exclure à leur tour les langues du type mandchou. Le prétendu *bartuk*, invoqué à propos de *fou-tou-tchen* par M. Shiratori (*Ueber die Sprache des Hiong-nu Stammes*, Tokyo, 1900, p. 33), d'après KLAPROTH, *Asia polyglotta*, p. 219 [lire : 279], est sans valeur; Klapproth a en réalité *bartuk*, « esclave », indiqué également à la page 280, et qui correspond au bouriate *barlak* de Podg 256, mo. écrit *barluq*, « esclave », sans doute emprunté à turc *barliq*, *barliq*, yakout *bārdāχ*, « richesse, ce qu'on possède », dérivé de *bar*. Mais d'autre part le mot chinois 筆 *pi* (*piēt*) est à ancienne sourde initiale. Si la langue des Wei avait eu un *p-* initial, c'est par *p-* et non par *b-* que le mot *pi-tō-tchen* devrait commencer. Seulement il ne pourrait alors s'agir de proto-mongol, et ce *p-* initial eût dû passer à *h-* et finalement s'amuir, au lieu que l'initiale labiale a subsisté (sous forme de *ū-*) dans les dérivés ouïgour, mongol et mandchou de *pi-tō-tchen*. J'admets donc que *pi-tō-tchen* représente **bitākēin* (ou **bitāgēin* à la rigueur), et, plutôt que de bouleverser la chronologie établie par M. Ramstedt et qui me paraît bonne, je tiens pour vraisemblable que *fou-tou-tchen* (**pürtākēin* ou **fürtākēin*) est une mauvaise transcription et que nous devons rétablir **bürtākēin*.

dans les divers mémoires de M. Ramstedt, et laissant aussi de côté pour l'instant celles proposées par M. Schmidt, je me bornerai à examiner celles qui se trouvent dans l'article qui est à la base de mon propre travail.

R 1 : Mo. *dayin*, « guerre, inimitié, ennemi », < **dayin* = ancien turc *yayï*, « ennemi », serait probablement emprunté à « ch. *tī* ou *dī*, origin¹ **dik* ou **dek*, « ennemi, combattre », jap. *dyaku* ou *tekin*, « ennemi », annamite *dik*, « ennemi ». Cf. de même Ramstedt dans *J.S.F.O.*, t. XXVIII¹ [1922-1923], p. 33. Les renseignements sur les prononciations du mot chinois ont été fournis à M. Ramstedt par M. Schmidt. Japonais *tekin* à part (qui, s'il existe, ne peut être qu'un développement secondaire du sino-japonais *teki*), ces indications sont justes; le chinois *tī* est **d'iek*. Mais ce n'est pas à dire que l'emprunt me paraisse vraisemblable. Il y a un très grand nombre de mots que le caractère monosyllabique de l'écriture chinoise permet de rapprocher de mots de sons et de sens voisins dans d'autres langues, et il n'y a pas de raison de supposer un emprunt quand il s'agit d'une notion qui devait être aussi familière aux anciens nomades d'Asie Centrale que celle d'« ennemi ». Je tiens pour très vraisemblable que mo. *dayin* soit étymologiquement apparenté à turc *yayï*, mais sans qu'un rapprochement jusqu'ici gratuit avec ch. *tī* (**d'iek*) soit pour rien dans mon opinion.

R 1-2. Turc *yasa-*, « régler, fixer », mo. *jasa-*, même sens, seraient des formes verbales à suffixe *-sa-* tirées « aus dem chinesischen entlehnten **ja*, chin. *chih* (engl. transskr.) od. *ji* (bedeutung wie *tū. jasa-*) ». De même dans *J.S.F.O.*, t. XXVIII¹, p. 33-34. Mais le *chih* des transcriptions anglaises (*tche* des françaises) ne représente absolument ni *çi* ni *ji*, puisque les explosives non aspirées sont actuellement, dans le chinois du Nord, des sourdes faibles ou des sonores sans vibration glot-

te; mais il n'importe ici, car cette prononciation moderne ne renseigne aucunement sur la nature sourde ou sonore des initiales anciennes. En fait, le mot chinois que M. Ramstedt a en vue est, je suppose, 制 *tche*, « régler, établir », qui est un ancien **t'siäi*, à sourde initiale, et il n'y a pas de raison de le vouloir retrouver à la base de *yasa-* ou *jasa-*.

R 6. Ma. *-fun* dans *fafun*, « loi », qui serait au propre « loi et coutume », et mo. *un*, kalm. *torgut un zañ*, « coutumes et usages », seraient, selon M. Ramstedt, issus du chinois « *fun* », « coutumes », « *fin-'a* », « conformément aux lois ». Ici encore, M. Ramstedt s'appuie sur l'autorité de Zakharov. M. Ramstedt cite cette équivalence entre le mandchou et le mongol (dialecte kalmouk) parmi les exemples d'un **p-* ou **φ-* primitif anui en mongol, alors qu'il se retrouve en mandchou; il faudrait donc que l'emprunt eût eu lieu très anciennement, au plus tard vers le début de notre ère et même avant, car l'amuissement des **p-* ou **φ-* initiaux s'est produit, pour reprendre les termes mêmes de M. Ramstedt, à une époque « pré-mongolo-préturque ». Dans ces conditions, l'équivalence du *-fun* de ma. *fafun* avec *un* du kalm. *un zañ* est chimérique. Avec sa manie d'étymologies chinoises du mandchou, Zakharov a admis simultanément trois origines pour *fafun* : 法度 *fa-tou*, qui signifie « les règles légales »; 風 *fong*, mot à mot « vent », qui signifie aussi « coutume » au figuré; enfin 奉法 *fong-'a*, qui signifie « observer les lois ». Il est invraisemblable qu'aucun de ces deux *fong* se retrouve dans une combinaison chinoise **fa-fong* qui serait à la base de ma. *fafun*. *Fong*, « vent » et « coutume », est d'ailleurs un ancien **piun*, ainsi prononcé au VI^e siècle de notre ère, encore qu'à une époque bien plus ancienne il ait été à finale *-m* et ait dû être quelque chose comme **piom*. En ce qui concerne ma. *fafun*, j'admets la vraisemblance d'un emprunt au chinois, mais non pas à une période quasi-préhisto-

rique, et je considère que deux solutions sont possibles : ou bien l'emprunt est récent, c'est-à-dire postérieur à l'an 1000 environ, et *-fun* est alors une suffixation purement mandchoue adjointe au chinois *sa*; ou bien l'emprunt est de l'époque des T'ang par exemple, c'est-à-dire des VII^e-IX^e siècles, quand *sa*, **p₂ap*, sonnait pratiquement **pap* ou déjà presque **ſap* à l'oreille d'un étranger, et *sa'un* serait alors **pap* ou **ſap*, plus un suffixe mandchou *-un*. Mais de toute façon ch. *ſong* est à écarter.

R. 7. Goldi *pujin*, « épouse » (peut-être aussi *pudi*, « belle-fille » ou « épouse »), ma. *ſujin* = mo. *ujin*, « femme noble, princesse » dans Hs; issu de chinois *fou-jen*, et cf. japonais *hu-sin*, lu *ſuzin*, « femme, épouse ». — Le japonais n'a rien à voir dans l'affaire; il n'écrit ni ne lit *hu-sin*; son *ſujin* (= *ſujin*) répond bien à l'écriture et à la prononciation, car c'est l'ancien *p* devenu *f* qui en général est passé en japonais à *h*-, mais sauf devant *u* où il s'est maintenu; c'est le cas ici. Pour le reste, il est exact que ma. *ſujin* et goldi *pujin* répondent à chinois *fou-jen*, encore que ce ma. *ſujin* soit revenu en chinois, transcrit phonétiquement *fou-tsin*, comme un titre de noblesse féminine donné aux princesses mandchoues et mongoles sous la dynastie mandchoue. Mais cela n'indique rien quant à la date de l'emprunt, qui, dans le cas du mandchou et à plus forte raison du goldi, pourrait très bien ne pas remonter au delà de la dynastie mongole par exemple. Quant au cas de *ujin* dans Hs, il est plus embarrassant. Tout comme M. Ramstedt, j'admets jusqu'à preuve contraire qu'il répond bien au chinois *fou-jen*, lequel est un ancien **piu-hzièn* vers 500 A. D. et était entendu pratiquement *ſu-zin*, presque comme de nos jours, aux VIII-IX^e siècles. *Fou-jen*, après avoir été le titre des femmes des seigneurs apanagés et des concubines impériales, était devenu dès avant les T'ang et sous les T'ang un titre conféré aux femmes de haut

rang; depuis, il s'est employé pour toutes les « dames ». Il ne serait pas étonnant qu'il eût passé dans la haute Asie dès l'époque des Wei par exemple, c'est-à-dire dès le IV^e et le V^e siècle. Mais à cette époque les ancêtres des Mongols, selon M. Ramstedt, avec qui je suis d'accord sur ce point, n'avaient déjà plus de **p*- ou **f*-, et s'ils avaient entendu **piu-hzièn*, ils l'auraient simplement transcrit avec un *b*- initial, lequel se serait maintenu. L'emprunt mongol est sûrement postérieur à cette date, et se place à une époque où l'ancien **piu* était déjà prononcé avec *f*- initial; c'est même ce qui gênait la transcription en mongol, puisque le mongol n'avait pas, à l'époque historique tout au moins, de *f*. L'exemple de chinois *fou-jen*, ma. *ſujin* et mo. *ujin* dans Hs ne peut donc être invoqué pour la thèse de M. Ramstedt sur les **p*- ou **φ*- « pré-mongolo-prétures », mais la difficulté n'en subsiste pas moins pour l'époque postérieure. Les Mongols de la dynastie mongole, aux XIII^e et XIV^e siècles, connaissaient sûrement le titre de *fou-jen*, qui apparaît, écrit فوجين *ſujin* ou فوجين *ſučin*, dans Rašidu-'d-Din⁽¹⁾. L'altération en *ujin* ne se produit que dans les noms de Hö'älün-ūjin et de Börtä-ūjin, respectivement mère et première épouse de Gengis-khan⁽²⁾. Là elle n'est pas limitée à Hs. On paraît bien la retrouver dans le بورتۀ اوچين Börtä-ücin (Börtä-ūjin ?)

⁽¹⁾ Par une mauvaise ponctuation, ce titre devient assez souvent فوجين *qucin* et, comme tel, par l'intermédiaire d'Abu-'l Ghazī, a passé dans les dictionnaires de Šeiḫ-Sulaymān et de Pavet de Courteille; mais, quoi qu'en dise M. BLOCHET, *Hist. des Mongols*, II, p. 88, le prétendu titre de *qucin* n'existe pas et ne saurait d'ailleurs être, comme il le déclare, une transcription du chinois *kong-tchou*. Antérieurement, dans son travail sur *Les inscriptions de Samarkand*, M. Blochet a invoqué, en faveur de *qucin*, un vocabulaire arabo-mongol de la Bibliothèque nationale; mais ce vocabulaire n'est autre que celui d'Ibn Muḥannā; il écrit en réalité فوجين = فوجين *qucin*, traduit par عتيق, « vieux, ancien », et c'est là le mongol *qa'ucin*, « ancien », comme on le trouvera d'ailleurs correctement dans M 144.

⁽²⁾ Je vocalise en *ujin* et non en *ujin*, parce que, dans Hs 60, le mot est suivi de *äcä* et non de *ačü*.

du *Moazz al Ansab* (Blochet, *Hist. des Mongols*, t. II, p. 87), en face du *بورته فوجين* Börtä-fujin de Rašidu'd-Din. Alors que Hs et le *Moazz al Ansab* écrivent ainsi *ūjin* ou *ūcin* sans *h-*, le *Yuan che* (106, 1^{re}; 114, 1^{re}) suppose un original Bürtä-hūjin. Dans les manuscrits de l'*Altan tobči*, le titre de *ūjin-ākū*, «princesse mère», donné par Hs 74 à Hö'alün-ūjin après son veuvage, a été altéré en un cas en *ūcūgūn-ākū* et c'est cette leçon fautive que le traducteur a adoptée partout (trad. Gomboev, p. 125). Quant à Bürtä-ūjin, elle est devenue Bürtä-yūšin ou Bürtä-jūšin dans Sanañ Secen, sans doute à lire Bürtä-vūšin. Toutes ces altérations résultent seulement, à mon avis, de l'impossibilité où étaient les Mongols de rendre un *f* qui manquait à leur langue et que l'écriture ouigoure ne pouvait pas noter. Du moins celle-ci connaissait-elle le *v*, et les *ūjin* de Hs sont assez vraisemblablement des *vūjin* que la transcription chinoise (*wou-tchen*) ne permet pas de distinguer de *ūjin*. Nous retiendrons seulement que le mot était entré en mongol (par le ouigour ou par le ju'en) au moins dès le xii^e siècle, avant la dynastie mongole proprement dite, car, sous la dynastie mongole, un *j-* chinois (𠵹) eut été probablement rendu par *š* et non par *j* (cf. le signe cyclique *jen* [**šim* jusque vers 1400], qui est transcrit *šim* dans une inscription mongole de 1346, et *fou-jen* lui-même qui est transcrit *rušin* dans l'inscription sino-mongole de 1362). En somme, à admettre, ce qui est graphiquement très naturel, que Sanañ Secen ait écrit *vūšin* et non *yūšin* (*jūšin*), comme l'a imprimé Schmidt, son orthographe serait correcte; *v-* est le plus proche équivalent de *f-* en écriture ouigouro-mongole; la vocalisation en *ū* est conforme à Hs: enfin *š-* pour chinois *j-* (𠵹) est conforme aux habitudes des xiii^e-xvii^e siècles: Sanañ Secen devait donc bien avoir le sentiment de l'équivalence *ūjin* ou *vūjin* à chinois *fou-jen*. Plus anciennement, le *ūjin* ou *ūcin* du *Moazz al Ansab* est l'aboutissement d'un *vūjin* mal compris, et le *hūjin* du *Yuan*

che est un essai pour rendre la spirante initiale de ce *vūjin* que les Chinois n'ont pas reconnu emprunté à leur langue⁽¹⁾.

R 7. Ma. *fuye-*, «faire bouillir»; mo. écrit *ūyār* (**ūyir*), «inondation»; cf. chinois «*fūi*», «bouillir, bouillonner». — Le mot chinois en question est 沸 *fei*, **pj²ei* et **p²iuət*, mais ici encore je ne vois pas de raison pour que des peuples de la haute Asie soient allés emprunter au chinois, fût-ce avant notre ère, un terme aussi usuel que celui de «bouillir».

En somme, avec une langue monosyllabique comme le chinois, on trouve toujours des correspondances phonétiques apparentes, mais il est très dangereux de les tenir pour des emprunts. Ce qui a pu passer d'une langue à l'autre, ce sont des noms de produits et des termes de civilisation. Qu'ils soient peut-être en nombre plus grand qu'on ne l'a supposé en général, je suis très porté à l'admettre. Mais je regretterais qu'un linguiste de l'autorité de M. Ramstedt, et s'appuyant souvent sur des données aussi fragiles et arbitraires que les équivalences de Zakharov, compromît une cause que je crois bonne par quelques affirmations téméraires.

*
* *

Avant de terminer cet article, un dernier problème se pose, dont M. Ramstedt n'a rien dit et que je ne suis pas préparé à

(1) Il y a toute une série de ces mots chinois empruntés et que les Chinois ont retranscrits phonétiquement sans en reconnaître l'origine. En dehors même du *fou-tsin* transcrivant le *fujin* mandchou, qui est originairement *fou-jen*, on a des retranscriptions chinoises des titres turcs de *sāngūn* et de *tutug*, qui sont originairement les titres chinois *tsiang-kiun* et *tou-tou*, et les *taiji* mongols, appelés en chinois moderne *t'ai-ki*, ne sont autres que des *t'ai-tseu*, mot à mot des «princes impériaux», mais dont le titre s'est beaucoup affaibli. On pourrait sans peine allonger la liste.

traiter; je voudrais du moins l'indiquer. On a vu que M. Ramstedt admet que l'ancien **p-* ou **φ-* initial s'était complètement amui dès le turc commun. Néanmoins, pour goldi *palua*, ma. *folyo* ou *folxo*, mo. *aluqa*, « marteau », il n'a pas pu ne pas mentionner turc *balqa*, « marteau ». De même, il s'est demandé si turc *bur-*, « tourner », ne s'apparentait pas à goldi *poro-*, ma. *foro-*, mo. *orci-*. Ce sont donc là des cas — et j'en ai suggéré quelques autres — où l'ancienne labiale sourde initiale ne se serait pas amuie en turc. Peut-être faut-il admettre que, dès avant le processus **p-* ou **φ-* > *h* > *o*, le **p-* ou **φ-* initial était passé en prototurc à *b-* dans un certain nombre de mots et s'est ainsi maintenu. C'est là un point sur lequel nos confrères turcologues auront à se prononcer.

Enfin, dans trois notes au bas des pages 3, 5 et 6, à propos de la série ma. *falanyu*, « paume », ma. *fere*, « sol, fond », et ma. *feye*, « nid », M. Ramstedt propose des rapprochements avec le finno-ougrien qui, pour un profane, sont assez impressionnants. C'est donc la grosse question de la parenté éventuelle des langues altaïques avec le finno-ougrien et les langues samoyèdes qui est à nouveau soulevée par l'étude de l'ancienne labiale sourde initiale du mongolo-turc commun. Le sujet est d'importance, et il m'a paru bon d'élargir si possible les bases de la discussion. Je ne doute pas que mon commentaire doive laisser à l'épreuve un assez fort déchet, mais du moins la liste restera; elle fournit, je crois, pour un chapitre capital de la phonétique comparée des langues altaïques, un critérium qui manquait jusqu'à présent⁽¹⁾.

(1) Comme M. Ramstedt, j'ai parlé au cours de cet article de **p-* ou **φ-* = mo. *h* > *o* = goldi et olča *p-*, et = ma. *f-*. Ceci est vrai dans l'état actuel des choses, mais je ne suis pas sûr que, même en mandchou et dans les langues qui en sont le plus voisines, le *f-* initial ne soit pas dû à une évolution assez récente. Nous n'atteignons le mandchou qu'au xiii^e siècle, et le juçen du vocabulaire étudié par Grube est postérieur à 1526. Mais, dans le vocabulaire du juçen ancien qui termine le *Kin che* et porte en gros sur le xii^e siècle, nous ne

trouvons pas une seule transcription à *f-* initiale, même devant voyelle labiale; c'est ainsi qu'on lit juçen *p'ou-yang-wen* (**puyaiun*), « jeune fils », = ma. *fyaiŋu*, « dernier fils »; juçen *p'ou-la-tu* (**puladu*), « aux yeux rouges », = ma. *fulata*, « aux yeux rouges »; juçen *p'o-lou* (**polu*), « marteau », = ma. *folyo*, « marteau »; juçen *p'ou-lou-houen* (**puluχun* ou **pulχun*), « sac de toile », = ma. *fulχun*, « sac de toile ». Si la langue juçen est anciennement à *p-*, il est bien vraisemblable qu'il en soit de même du mandchou, et les langues tongouses en général auront donc été primitivement à *p-* initial comme le sont encore aujourd'hui le goldi et l'olča. Dans ces conditions, il devient vraisemblable que l'ancienne initiale sourde labiale des langues altaïques ait bien été une occlusive sourde et non une spirante sourde. Il resterait toutefois à déterminer si cette occlusive labiale sourde était ou n'était pas aspirée.